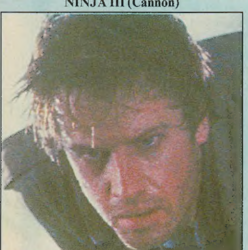

MAD MOVIES PRÉSENTE
IMPACT
N°2
LE DIAMANT DU NIL
Turner et Douglas reviennent
HIGHLANDER
le combat éternel
RUTGER HAUER
portrait
LE SECRET
DE LA PYRAMIDE
M. - 3226 - 2 - 20,00 F
Esp. : 500 Pts - Can. : $ 5,50
AVENTURE – POLICIER – EROTISME – FANTASTIQUE


HOSTAGE DALLAS


NINJA III (Cannon)


HIGHLANDER


LE DIAMANT DU NIL


RUTGER HAUER (The Hitcher)



Photos de couverture : HIGHLANDER *et le* LE DIAMANT DU NIL *(documents Christophe L.).*

IMPACT, une publication Jean-Pierre Putters/Mad Movies. **Directeur de publication :** Jean-Pierre Putters. **Rédacteur en chef :** Denis Tréhin. **Comité de rédaction :** Thomas Bauduret, Sylvain Desprès, Jean-Pierre Putters, Denis Tréhin. **Collaboration à ce numéro :** Yves-Marie Le Bescond, Jimmy Frachon, Bernard Lehoux, Maitland McDonagh, Norbert Moutier. **Remerciements :** AAA, Michèle Abitbol, Emmanuel Chamboiredon, Choc Production, CIC, CIC 3-M, Michèle Darmon, Delta Vidéo, Danièle Gain, Bill George, Laurence Granec, François Guerrar, Les Films Jacques Leitienne, Vanessa Jerrom, Christophe L., Bruno Leclerc, Metropole, Milan, Pathé Marconi, Alain Pelé, Christine Phillips, Alain Roulleau, Scherzo, Tactics, Fox, UGC, UGC Vidéo, VIP, Warner-Columbia. **Mise en page :** Jean-Pierre Putters et Denis Tréhin. **Photogravure et composition :** E.F.B. **Impression :** Presses de Bretagne. **Distribution :** N.M.P.P. **Rédaction administration :** 4, rue Mansart 75009 Paris. Tél. : 48 74 70 83. **Dépôt légal :** avril 86. Commission paritaire en cours. Paraît tous les deux mois. Numéro 2 tiré à 65 000 exemplaires.

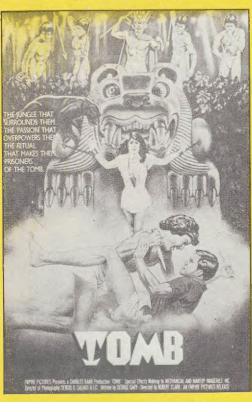
Télégrammes

● Le nouveau film des duettistes délirants Jerry Zucker et Jim Abrahams s'intitulera **Ruthless People**, produit par Touchstone, et aura pour interprètes Bette Midler, Danny De Vito et Judge Reinhold.

● Le tournage de **The Color of Money**, le nouveau Martin Scorsese, a débuté le 20 janvier dernier à Chicago. Paul Newman et Tom Cruise en sont les principaux protagonises.

● Madonna et Sean Penn tournent eux, à Hong-Kong et Macao, **Shangaï Surprise** sous la direction de Jim Goddard. Les drames historico-exotiques font toujours recette.

● Un jeune homme à la recherche du meurtrier de son frère. C'est **Hotel Colonial**, dont le tournage a débuté au Mexique et en Colombie et va se poursuivre en Italie. Avec John Savage, Rachel Ward et Robert Duvall, et réalisé par Cinzia Torrini sur un script de Enzo Monteleone, Robert Katz et C. Torrini.



● **Iron Eagle** est un Rambo version junior dans lequel un jeune homme part délivrer son père captif. Misé en scène de Sidney J. Furie et sans doute prochainement sur nos écrans.

● C'est Stallone himself qui a écrit le scénario de **Cobra**, son prochain film mis en scène par G.P. Cosmatos (**Rambo II**) et produit par la Cannon.

● Le 1er Festival du Film Fantastique et d'Effets Spéciaux s'est donc bien déroulé du 20 au 22 Février 1986. Le Grand Prix du Festival, la « Mandrag'Or » a été décerné au film de Gerald Kargl : **Schizophrenia, le tueur de l'ombre**, après une âpre concurrence avec le film soviétique **Le testament du Pr Dowell** de Leonid Menaker. Une deuxième édition serait prévue pour novembre. Bonne chance aux organisateurs.

EDITORIAL

D'après les lettres que nous recevons, il semble bien qu'IMPACT réponde déjà à l'attente de nombreux cinéphiles pour qui cinéma rime avec évasion (eh oui, on a tapé dans la cible, comme vous dites). Nos espoirs sont donc presque remplis. Et nos caisses ? (donc l'avenir de la revue). En fait ça dépend de vous : de l'intérêt que vous portez au cinéma que nous défendons et de l'attachement que vous témoignerez à IMPACT. Avec ce second numéro, nous précisons nos objectifs : aventure et action sur tous les fronts (sauf le Front National, notre attrait pour l'action ne va pas jusque là, rassurez-vous).
La production internationale est orientée actuellement vers ces genres populaires. Cela durera-t-il ? Les Stallone, Schwarzenegger, Chuck Norris et autres gros bras vont-ils encore très longtemps orner les façades de nos salles obscures ? Rien n'est sûr, mais les recettes du box-office indiquent on ne peut plus clairement la tendance.
Cette fois-ci l'actualité veut que la grande aventure (**Highlander, Le diamant du Nil**), le polar (**Le justicier de New York**), le mystère (**Le secret de la Pyramide**) et l'espionnage (**Remo Williams**) soient à l'honneur. Cinq films qu'on ne pouvait laisser passer sans leur consacrer quelques pages, même si pour certains d'entre eux (devinez lesquels...) le résultat n'atteint pas vraiment nos espoirs. Mais le phénomène et l'information doivent parfois passer avant la critique.
La rétrospective et les dossiers auront toujours une place de choix en nos pages et c'est la Cannon qui ouvre le feu cette fois-ci (un dossier « canon » qui ne pouvait que faire boum...) et, vu les projets de cette firme, nous aurons forcément l'occasion de vous en reparler.
La rubrique « portrait » retrace la carrière de Rutger Hauer, dont le dernier film, **The Hitcher**, nous semble prometteur, et puis nous doublons celle-ci du portrait, non plus d'un acteur, mais d'un détective de choc : Mike Hammer. Mais je parle alors que les pages vous brûlent les doigts et vous ne me lisez déjà plus, bandes de petits impatients. Et encore si vous saviez ce qu'on vous mijote pour les prochains numéros, vous camperiez carrément dans toutes vos bonnes librairies et peut-être même dans les mauvaises aussi. Allez, à bientôt, guys...

Denis TREHIN - Jean-Pierre PUTTERS

● Duccio Tessari tourne **Avatar** en Amazonie et à Cinecitta. De l'action en perspective avec ce vieux routier du cinéma-bis transalpin qui persévère dans la voie du film d'action et d'aventures.

● Le tournage du nouveau film d'Alan Parker (**Midnight Express, Birdy**) a débuté ce mois-ci à New-York et à la Nouvelle-Orléans. Il s'agit d'un thriller intitulé **Angel Heart.** Le prochain Walter Hill s'intitule quant à lui **Extreme Prejudice.** Nick Nolte (**48 Hours**) en sera la vedette et la production débutera en avril pour une sortie prévue aux USA en décembre prochain.

● Waouh ! Le nouveau film de Roland Joffe (**La Déchirure**) est un super film d'action se déroulant dans la jungle. Son titre : **The Mission.**

● On va retrouver Sigourney Weaver aux côtés de Michael Caine dans **Half Moon Street**, un thriller se déroulant à Londres.

● Les excellents producteurs de Cinema-Cinemas offrent à nos yeux embués de bonheur une poignée d'épisodes en V.O. de **Johnny Staccato**, série policière (comme son nom l'indique) tournée en 1958 avec le très grand John Cassavetes. Type même du héros solitaire paumé dans la grande ville, Staccato est un privé un peu spécial : entre deux enquêtes, il pose son 38 au vestiaire et s'installe au piano du « Waldo's » pour faire un bœuf avec ses poteaux jazzmen. C'est beau,

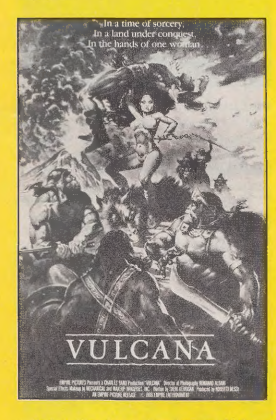
Télégrammes


John Cassavetes as JOHNNY STACCATO.

c'est violent, c'est sexy, c'est New-York la nuit, et c'est tous les mois sur la 2.

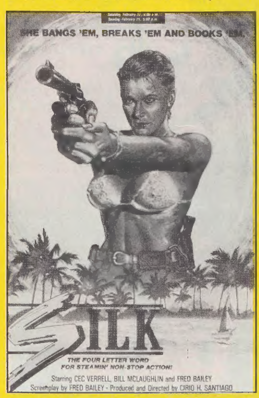
● Alberto De Martino met en scène pour Manson, **Blood Link,** un thriller psychologique mais aussi hémoglobique avec Michael Moriarty, Cameron Mitchell, Penelope Milford et Geraldine Fitzgerald.

● Le producteur Mark Forstater s'occupe de **War Zone,** avec Christopher Walken dans le rôle d'un correspondant de guerre impliqué dans le conflit civil de Beyrouth.

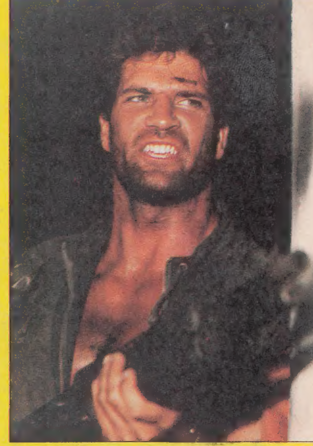


● Dolph Lundgren, le géant soviétique de **Rocky IV,** tournera dans une prochaine production Cannon réalisée par Gary Goddard et basée sur les célèbres personnages/jouets **Masters of the Universe.** Toujours chez Cannon, et au cas ou vous ne le sauriez pas encore : ce sont les tâcherons-maison Joseph Zito et Michael Winner qui assumeront respectivement les mises en scène de **Spider-Man the Movie** et de **Captain America.**

● Chez Empire, l'action, l'aventure et le fantastique se partagent les affiches de productions toutes plus alléchantes les unes que les autres. Ainsi de cet **Eliminators** mis en scène par Peter Mannogian et rassemblant une équipe composée d'un androïde, d'un mercenaire, d'un scientifique et d'un ninja aux prises avec le dangereux Low, dont le quartier général se situe sur une île déserte. **I Eat Cannibals** est une parodie des films de commandos orchestrée par Ted Nicolaou. **Tomb** est un film de jungle et de sorcellerie réalisé par Robert Clark. **Vulcana,** une histoire de sword & sorcery mettant en vedette une super-héroïne dans la lignée de Red Sonja. Et P. Mannogian le sus-nommé s'attaquera à encore un film de super-mercenaires dans **Show No Mercy.**



● Pourquoi les USA refusent-ils d'apporter leur aide ? Pourquoi les russes nient-ils ce qui est arrivé ? Pourquoi la vérité met-elle aussi longtemps à éclater ? **Arctic Heat** de Larry Harlin raconte ce qui est réellement arrivé aux trois jeunes américains qui ont traversé la frontière russe.


Un robot humain déterminé à tuer : le ATOMIC CYBORG *de Sergio Martino.*

● Sortie le 16 avril sur nos écrans du prochain « Chuck Norris », aidé de ce vieux baroudeur de Lee Marvin. Il s'agit de **Delta Force** (réalisé par Ménahem Golan en personne) qui traite du terrorisme international et plus particulièrement de la prise d'otages du vol 847 de la TWA en 1985. Encore la Cannon en première ligne pour ce film d'action témoin de son temps.



Télégrammes



HOSTAGE DALLAS

● Penelope Spheeris, l'étonnante réalisatrice des non moins étonnants **Suburbia** et **The Boys Next Door,** a mis en scène **Hollywood Vice Squad,** mettant en vedette la force de police la plus spéciale du monde. Une production Sandy Howard, avec, tenez-vous bien : Johnny Cox, Frank Gorshin, Leon Isaac Kennedy, Trish Van De Vere et Carrie Fisher.

● Le producteur Moustapha Akkad, à qui l'on doit le **Halloween** de John Carpenter, nous propose **Appointment With Fear** réalisé par Ramzi Thomas. Il s'agit d'un thriller horrifique dans lequel un cinglé est sous l'emprise d'un sorcier égyptien revenu à la vie.

● **Atomic Cyborg** (d'abord prévu sous le titre **Le Cyborg aux mains de pierre)** sort sur nos écrans le mercredi 26 mars prochain. On n'en a vu qu'un quart d'heure pour l'instant et ça a l'air sympa. Mise en scène de ce vieux routier du cinéma-bis qu'est Sergio Martino. On vous en reparle dans le prochain numéro, c'est promis.

● Le délirant **The Golden Viper** (1983) de Niels Rasmussen avec Clint Walker, Eartha Kitt et Christopher Mitchum est de nouveau proposé sur le marché international sous le titre de **Serpent Warriors.**

● **Hostage Dallas,** mis en scène par Dwight H. Little est encore l'un de ces polars sans grand intérêt. L'affiche est pas mal, c'est pour ça qu'on vous l'annonce. Et aussi parce qu'il y cette brute de Joe Don Baker au générique.

● Gary Sherman, ce génial réalisateur méconnu (**Dead and Buried, Vice Squad**) nous concocte pour New World Pictures un **Wanted Dead or Alive** qui risque de déménager.

● Les sous-**Romancing the Stone** et sous-**Jewell of the Nile** montrent le bout de leur nez. Ainsi de ce **Jake Speed,** dont l'affiche exhibe un couple d'aventuriers (calqué sur celui de Douglas/Turner), sur fond d'animaux sauvages, d'explosions, et de jeep emballée. Avec Wayne Crawford (?), Dennis Christopher (?), et John Hurt (là, on connaît). Mise en scène de Andrew Lane (?).

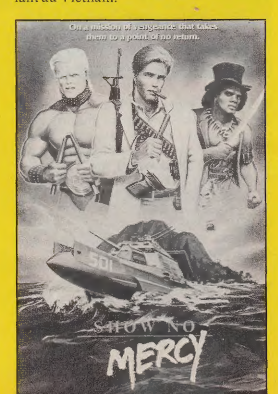
● Un film de « warriors » écrit et produit par Leon Isaac Kennedy. C'est **Knights of the City** réalisé par Dominic Orlando.

● Et encore une pelloche dans la lignée de **Angel** et autres **Savage Streets. Reform School Girls** que ça s'appelle. Et on n'est pas surpris d'y voir figurer au générique cette exhibitionniste de Wendy O'Williams (plus connue pour ses prestations mammaires dans le groupe rock « The Plasmatics ») ; et aussi Sybil Danning dans un rôle sur mesures. Ce n'est pas un inconnu qui dirige ces demoiselles puisqu'il s'agit de Thomas De Simone (alias Tom De Simone).

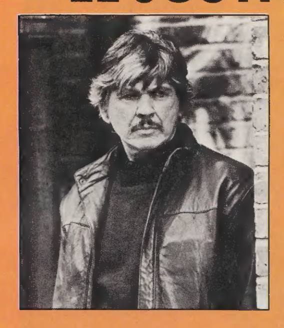


● Le très mauvais Cirio H. Santiago (remember **Stryker ?**) remet çà avec **Silk,** et le non moins médiocre Hector Oliveira avec **Cocaine Wars.** Coups de feu sur fonds d'îles paradisiaques.

● Les prochaines réalisations de Sidney Lumet (**Serpico**) et John Irvin (**Dogs of War**) s'intitulent respectivement **Power** et **Hamburger Hill.** Richard Gere, Julie Christie, Gene Hackman et Kate Capshaw sont au générique du film de Lumet. On n'en sait pas plus au sujet du Irvin, sinon que c'est un film de guerre se déroulant au Vietnam.



LE JUSTICIER DE NEW-YORK



Il s'en va, reviens, et tire. Après Los Angeles, Kansas City et Chicago, c'est à New York que Paul Kersey, le malheureux justicier à qui on tue tous les proches parents et amis, va sévir en employant des moyens encore plus radicaux qu'à l'accoutumée. Le troisième volet mis en scène par Michaël Winner lorgne à la fois du côté de ***Mad Max, The Warriors*** *et autre* ***Assaut.***

Tout commence lorsque, répondant à l'appel de son ami Charlie (Francis Drake), Kersey découvre celui-ci sauvagement assassiné dans son appartement du Belmont, le quartier le plus sordide de New-York. La police arrive sur les lieux et arrête immédiatement Kersey.
Au commissariat, le chef de police Striker (Ed Lauter) reconnait en Kersey le justicier qui, dix ans auparavant, nettoya la ville de ses violeurs, voleurs et assassins. Il incarcère Kersey sans aucune charge.
L'avocat de la défense, Kathryn David (Deborah Raffin) demande que l'on respecte les droits de Kersey. Striker accepte la mise en liberté à condition que Kersey collabore en secret et l'aide à nettoyer la ville des gangs de voyous qui sèment la terreur en toute impunité.
Kersey retourne dans l'appartement de Charlie. Enquêtant dans le quartier, il rencontre Bennet (Martin Balsam), le meilleur ami de Charlie, qui lui promet son aide. Kersey observe le gang responsable des atrocités commises dans le quartier et découvre le vrai chef, Fraker (Gavan O'Herlihy), dangereux psychopathe qui exerce sur sa bande de zombies fous de drogue, un pouvoir quasi-hypnotique.
Kathryn, éprise de Paul Kersey, devient victime de Fraker lorsque les hostilités s'engagent entre le justicier et le gang.

« ET LES FLICS, QUE FONT-ILS ? ILS COLLENT DES P.V. »

Eh oui, papy Bronson doit reprendre du service et cette fois-ci sous la pression d'un odieux chantage, celui exercé par le commissaire qui l'a mis à l'ombre. Après l'avoir copieusement passé à tabac ! **Le justicier de New York** débute comme ses deux prédécesseurs, c'est-à-dire par l'intrusion d'un groupe de voyous sadiques qui envoient « ad patres » un bon citoyen. Plan en contre-plongée de Paul Kersey qui arrive sur les lieux. Le célèbre justicier urbain est habillé comme monsieur tout-le-monde car il n'a pas besoin d'un casque intégral et d'un lance-flammes (comme son confrère Robert Ginty, l'Exterminateur) pour règler leur compte aux salopards du quartier. Il arbore le regard inflexible d'un « poor lonesome cow-boy » sur lequel s'acharne le sort, les loubards et même les flics impuissants qui n'apprécient pas qu'on leur donne l'exemple dans leur travail de dératisation, Bien utile pourtant ce Paul Kersey ; alors, autant utiliser ses aptitudes, et comme cela la police ne pourra pas être accusée d'occuper les fonctions à la fois de flic, de juge et de bourreau.

« L'AUTO-DÉFENSE, C'EST TERMINÉ POUR MOI »

Il est permis de taxer le postulat de base de **Le Justicier de New York** de plutôt roublard. On n'a pas présenté les choses de cette façon à Michael Winner de peur qu'il le prenne mal... Car en effet, voilà que Kersey, ayant décidé de raccrocher les armes, c'est à cette institution anonyme et respectable qu'est la police, que les scénaristes font cette fois-ci porter la responsabilité de l'auto-justice. Un bon moyen de disculper le personnage de Kersey, puisqu'il agit par chantage, mais de le faire aussi se conduire en meurtrier dix fois plus opérationnel que dans les précédents films. Ah, le pauvre Kersey ! Il ne veut plus effectuer sa propre justice, mais maintenant on le force à y aller, à aller buter toute cette racaille qui pollue les trottoirs. **Le Justicier de New York,** ou une certaine roublardise dans l'art de justifier les actes du « héros » et de se donner aussi bonne conscience.

LE JUSTICIER AUGMENTE SON SCORE GRÂCE À L'ARTILLERIE LOURDE

LE JUSTICIER DE NEW YORK (Death Wish 3). USA. 1985. Réal. : Michael Winner. Prod. : Menahem Golan & Yoram Globus. Co-Prod. : M. Winner. Sc. :Michael Edmonds, d'après une histoire de Brian Garfield. Ph. : John Stanier. Mus. : Jimmy Page. Int. : Charles Bronson (Paul Kersey), Deborah Raffin (Kathryn Davis), Ed Lauter (Richard Striker), Martin Balsam (Bennett), Gavan O'Herlihy (Fraker). Une production Cannon. Dist. : UGC.

Los Angeles : six exécutions. Kansas City : quatre exécutions. Chicago : soixante-douze exécutions. Et New York : au moins quelques centaines ainsi que la destruction de plusieurs immeubles !
C'est que les temps ont changé. Les voyous sont maintenant de véritables « warriors », rôdent en meutes sur les trottoirs et se ruent impunément sur le moindre citoyen qui ose mettre le nez dehors ; ou mieux encore, ils s'introduisent chez eux la masse d'arme à la main ou le sabre d'abordage entre les dents. Une situation intenable, à la limite du surréel (et pourtant cela existe, dixit M. Winner). Alors évidemment, pour repousser les assauts de tels dégénérés drogués jusqu'à l'os, il faut employer les grands moyens.
Pièges à rats ou planches à clous au-dessous des fenêtres, fusils à pompe, mitrailleuses, bazookas ! La vedette étant le fabuleux Magnum 475 avec lequel Kersey va commettre des ravages... Peut-être que dans le prochain épisode il en viendra à utiliser un tank ou même des armes bactériologiques, qui sait ? Pour l'heure, il parvient à mobiliser les bonnes volonté du quartier atteint de la gangrène motorisée, et c'est la guerre civile ! Pas moins. Comme son nouvel amour, Kathryn, trouve la mort, Kersey retrouve sans problème ses anciennes motivations de liquidateur (mais l'ont-elle quitté ?) et va mettre du cœur à l'ouvrage aux côtés du chef de police Fraker qui lui jette des regards complices.
Vous l'avez compris, **Le Justicier de New York** n'est pas à proprement parler un film qu'il faut prendre au sérieux. Tout comme les **Mad Max, Rambo** et **Commando,** ses objectifs sont d'assouvir les pulsions justicières qui sommeillent en nous mais ne parvient pas à se séparer de cette ambiguïté qui planait fortement sur les deux premiers **Death Wish.**
Ce qui nous a poussé à poser certaines questions à M. Winner pour éclairer nos lanternes, voire dissiper nos doute quant à la morale de ces films. Alors, ami lecteur, à toi de juger...

Denis TREHIN.

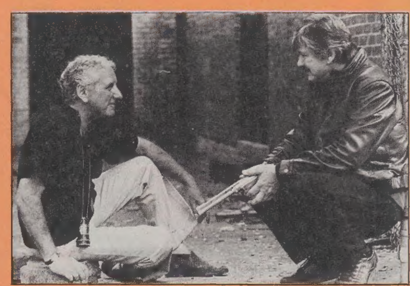
Entretien avec Michaël Winner

Q : Entre le premier ***Justicier dans la ville*** *et le second, il s'est écoulé huit ans ; pourquoi un tel laps de temps, dans la mesure où les suites sont réalisées rapidement après un premier succès ?*

R : Oui, c'est probablement unique pour une suite de mettre si longtemps à voir le jour. Tout de suite après le premier film, l'auteur du livre, Brian Garfield, a écrit une suite. Ni Dino de Laurentiis ni moi n'y avons participé ; nous avons donc décidé de ne pas l'adapter et avons également pensé que la même histoire ne pouvait être refaite. On oublia le tout et ce n'est que quelques sept années plus tard que Menahem Golan et Yoram Globus de la Cannon décidèrent de donner une suite au **Justicier**. Il achetèrent les droits à De Laurentiis et établirent un nouveau script, que j'ai trouvé excellent. Nous l'avons donc tourné et à ma grande surprise le numéro deux marcha très bien.

Q : Des films comme ***Le justicier de minuit*** *ou* ***L'Enfer de la violence*** *ont profité du succès d'****Un justicier dans la ville*** *et ont renforcé l'image de justicier de Bronson. Pensez-vous que l'insécurité dans les villes américaines soient à la base du succès du personnage ?*

R : Dans nos films, nous identifions le personnage du méchant de cette partie du siècle que le public aimerait voir mis à l'écart. Le sucès d'un thriller est d'avoir un méchant que le public déteste tellement qu'il est tout heureux de voir le héros le tuer. A travers notre histoire, le méchant a évolué. Peut-être dans les temps anciens était-il le chevalier malfaisant ; à l'époque de Shakespeare c'était le méchant roi ou le méchant baron. Au temps de ma jeunesse, le méchant était la plupart du temps l'Indien américain qui n'était certainement pas un véritable méchant. Durant la guerre c'était le soldat allemand, à l'Ouest le voleur de bétail. Nous avons trouvé avec **Un justicier dans la ville** un nouveau méchant que le public haït tellement qu'il congratule l'homme qui se débarrasse de lui. Là est le succés du film. Bien sûr, après **Un justicier dans la ville**, il y a eu d'autres films, certains avec Bronson, d'autres sans, qui exploitèrent cette idée du citadin devenant sa propre police. A un niveau moindre, on l'a déjà vu, dans les westerns de John Wayne par exemple. John Wayne arrivait dans l'Ouest là où la loi faisait défaut et se substituait à elle. Ce thème westernien est assez commun. Nous avons transposé cette idée du Western dans une société moderne.



Ci-dessus : Michaël Winner face à son protégé.
En bas : P. Kersey (Bronson) et son Magnum 475.

Q. Le personnage de Paul Kersey répond à la violence par la violence sans être au départ de chaque film un exterminateur. Est-ce plutôt une affaire de vengeance personnelle ? Ne pensez-vous pas qu'il s'agisse film après film d'une recette qui justifie l'exécution des voyous ?

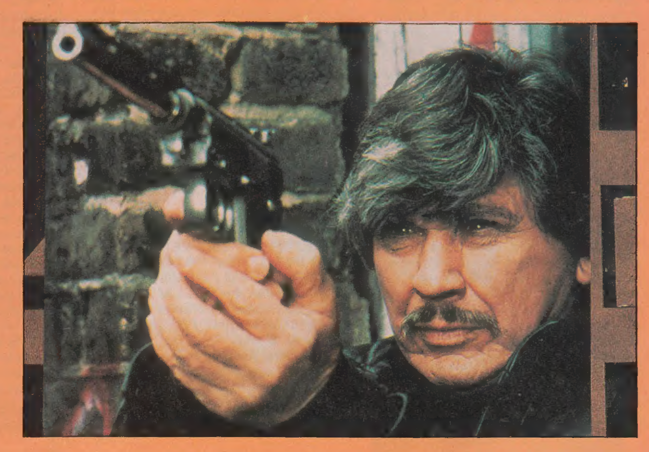
R : Il s'agit de vengeance personnelle. Les films sont rarement devenus juste une sorte de passionnant thriller d'action. Le premier **Justicier dans la ville** était sérieux et amenait une idée nouvelle. Il n'est pas question que les deux et trois annoncent simplement que c'est une excellente idée pour une histoire d'aventure et voilà tout. Je pense que cela n'a rien de répréhensible.

Q : Concernant Paul Kersey, pensez-vous que le public aimerait voir dans la vie des gens comme lui accomplissant le sale boulot ou est-ce juste une manière de se défouler ?

R : Eh bien, le seul témoignage que nous ayons est cet homme nommé Bernard Guest qui, il y a à peu près un an, tira sur quatre voyous dans le métro de New-York. Et il est vraiment devenu un héros national. Tout le monde l'aimait. On lui a alors demandé s'il avait imité le personnage d'**Un justicier dans la ville.** Bien sûr, il ne l'avait pas fait. Son acte s'est passé en 85 alors que notre film date de 74 mais on le considéra avec beaucoup de sympathie. Finalement, il bénéficia d'un non-lieu parce qu'un des voyous blessés avoua à la presse qu'ils le menaçaient et que c'était plus ou moins une affaire d'auto-défense. Je n'approuve pas cela, je ne pense pas qu'il puisse y avoir des gens se déplaçant et tirant sur des voyous ou sur d'autres personnes suspectes. Ça n'est pas bien du tout mais le public est frustré et même les forces de polices du monde entier sont si frustrées (de ne pas pouvoir résoudre le problème) que les gens réagissent favorablement quand un citoyen de New-York se comporte comme Bernard Guest.

Q : Pensez-vous qu'un film comme le ***Justicier de New-York*** *puisse motiver les gens et les inciter à appliquer leur propre justice ?*

R : Non, il n'en est pas question. Le film ne pousse personne à agir de la sorte. C'est une pure fiction. Ce serait beaucoup trop dangereux pour tout le monde. Je n'ai jamais pensé que quelqu'un soit capable d'appliquer sa justice. En fait monsieur Guest déclare l'avoir fait quand il a été attaqué dans le





Ci-dessus : P. Kersey est passé à tabac.
En bas : après le Magnum, on passe à la mitrailleuse.

métro ; il se trouve qu'il portait un révolver, il l'a utilisé. Mais personne ne va imiter mes films et personne ne l'a fait durant ces dernières onze années. Guest n'est pas descendu délibérément dans le métro pour abattre des voyous.

Q : En trois films, Kersey perd sa femme, sa fille et ses meilleurs amis. Après tant de moments difficiles, comment voyez-vous l'évolution psychologique du personnage ?

R : Dans le premier film, il était un être humain comme les autres, un citoyen ordinaire, un architecte. Après une demi-heure de film, il tue un voyou et devient à ce moment là un meurtrier. De là à la fin du film, il abat huit ou neuf autres personnages. Il est par conséquent un assassin de masse et cela lui plait. Il n'est plus du tout un être humain « normal ». Dans le second film, il se comporte en tueur établi. Et dans le troisième, nous n'avons pas affaire à un aventurier mais à un tueur professionnel qui décide de sortir dehors pour de courtes aventures. Le personnage a complètement changé : d'être humain ordinaire il est presque devenu un mercenaire !

Q : Face à un taux de violence croissant, aux carences de la police, au laxisme de la justice, vos films représentent-ils un cri d'alarme ?

R : Les films deviennent plus spectaculaires. Dans **Le justicier de New-York,** vous avez presque une guerre qui se déroule dans les rues de New-York ; ce qui se passe vraiment dans une certaine mesure. Je pense également que les films incitent plus à l'imaginaire, ils sont presque exagérés. Mais ils traitent d'éléments de la société qui empirent au fur et à mesure que les années passent. Quand nous avons fait le premier, le banditisme tel qu'on vous le montre n'avait pas la même importance dans le reste du monde. Il était célèbre à New-York. Notre film prédisait vraiment que ce problème serait bientôt international. Je pense qu'une des raisons du succès du film dans d'autres pays où ce type de délinquance n'était alors pas un gros problème, est que le public disait en substance : ce Bronson tue au USA, peut-être qu'il n'en sera rien ici. Bien sûr, toutes les villes du monde rencontrent actuellement ce problème.

Q : Pensez-vous que des quartiers envahis par des bandes de voyous, comme nous le voyons dans ***Le Justicier de New-York,*** *existent réellement ?*

R : Bien sûr, ils existent en réalité du côté de l'est de New-York où nous avons tourné le film. Dans ces quartiers, les gens n'osent pas sortir après six heures du soir. Même les pauvres ont leurs fenêtres cloutées et fermées par des barres de fer, elles ne s'ouvrent jamais. Ce sont des quartiers où les gangs ont pris le contrôle.

Q : Avez vous une solution ?

R . Elle serait profonde. Habituellement de tels cas se produisent dans des communautés d'immigrés, de noirs et gens de couleur. Des communautés qui ne donnent pas aux jeunes les mêmes chances, qui ne permettent pas aux gens de vivre décemment et qui finalement les frustrent. Ceux-ci disent qu'ils ne peuvent pas vivre honnêtement, qu'ils sont obligés d'être malhonnêtes. Il faut améliorer les conditions de ces communautés. Il faut plus d'argent, aider ces gens. L'Amérique a fait beaucoup avec ce qu'ils appellent « l'emploi positif » (positive employment) ; elle oblige certaines personnes à engager des gens de race noire. C'est tout à fait bien. Même dans l'industrie cinématographique, nous devons remplir des formulaires mentionnant le nombre de personnes noires que nous employons. Il faut leur donner l'occasion de réussir, qu'ils constatent qu'ils peuvent faire partie de la société.

Q : Quelle police préconisez-vous ?

R : Vous n'aurez jamais assez d'effectifs pour surveiller chaque bâtiment de New-York. Cela n'est pas possible, la société n'en paiera pas le prix. Quand j'étais à New-York l'année dernière, il y a eu une période de deux semaines où ils ont placé un policier par wagon dans le métro. Environ dix policiers par train. Bien sûr, le banditisme dans le métro s'est arrêté, mais celà a coûté trois millions de dollars pour deux semaines. On ne pouvait pas le prolonger. Vous devez donc agir en sens inverse. Aider les communautés à vivre honnêtement.

Q : Les deux premiers ***Justicier dans la ville*** *étaient tragiques et sérieux, le numéro trois est plutôt parodique ?*

R : Le troisième est vraiment bizarre, presqu'une comédie noire, mais c'est intentionnel. Il n'a pas été conçu pour être pris trop sérieusement.

Q : Y-en aura t-il un quatrième ?

R : La Cannon prévoit un **Justicier dans la ville N° 4.** Ils n'ont pas encore le script et je ne sais pas si je le réaliserai. Mais le troisième a connu autant de succès que les deux premiers.

Q : Que pourrait-il arriver de pire au pauvre Paul Kersey ?

R : Nous avons une histoire qui prend une direction totalement différente et que je trouve fort intéressante.

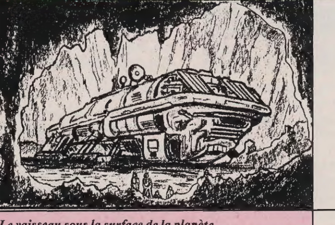
Propos recueillis par
D. Tréhin et J. Frachon
Traduction : Sylvain Després



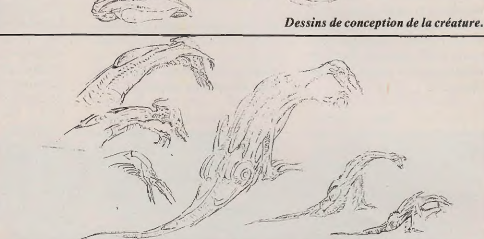
LA CR



Un vaisseau spatial américain est envoyé sur une planète déserte pour découvrir le sort d'une expédition allemande, disparue là-bas dans des circonstances mystérieuses. A bord, les tensions se cristallisent autour des alliances et misalliances sexuelles, et sur la lutte pour le pouvoir entre le commandant du vaisseau et le représentant de la compagnie qui a entrepris le projet, ce dernier, accompagné d'une très belle mais très dangereuse garde du corps. Lors d'un atterrissage manqué, l'engin plonge sous la surface de la planète où l'équipage découvre des choses troublantes : l'épave du vaisseau allemand, et les ruines gigantesques d'un laboratoire extra-terrestre qui, à une certaine époque, abritait des spécimens de vie venus d'on ne sait où. L'une de ces formes vivantes – réanimée – trahit sa présence gluante en tuant un membre féminin de l'équipage qui explorait imprudemment les environs. A partir de ce moment, la trame est tissée : le capitaine veut remattre son vaisseau en état et partir aussitôt que possible, le représentant de la compagnie veut rester pour faire de plus amples recherches. Tout ceci vous paraît sans doute vaguement familier, et vous n'avez pas tort : **Creature** (tout d'abord intitulé **Titan Find**) est fortement inspiré de **Alien** (lui-même inspiré de **It ! The Terror From Beyond Space** à la sauce **Planet of the Vampires**), le tout agrémenté d'un soupçon de **Forbidden World** d'Alan Holzman et de **Inseminoid** de Norman J. Warren. Le plaisir qu'on y trouve est directement proportionnel à l'amusement qu'on peut avoir en regardant des gens piégés dans l'espace par des monstres vicieux et visqueux.



Le vaisseau sous la surface de la planète.

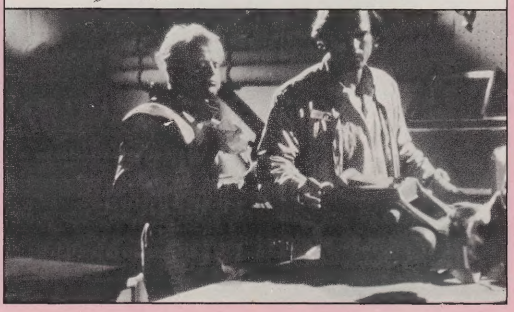


Dessins de conception de la créature.

Ajoutez à la formule de base quelques fioritures telles qu'un Klaus Kinski, affligé d'un cheveu sur la langue, un rescapé de l'expétition allemande, un peu de nudité et de sexe gratuits, quelques cadavres ambulants parvenus à diverses étapes de décomposition et l'explosion spectaculaire d'une tête. C'est tout ce que l'on peut en dire, en bien ou en mal.

Maitland McDONAGH

Creature */U.S.A. /1984 /Cardinal Entertainment Corporation et Trans World Entertainment.*
Metteur en scène : William Malone. Producteurs exécutifs : Moshe Diamant et Ronnie Hadar. Scénario : William Malone et Alan Reed. Photo : Harry Mathias. Producteurs : William Malone et William Dunn. Producteur associé : Don Stern. Chargés de production : Sunil Shah et Moshe Barkat. Effets visuels : L.A. Effects Group. Musique : Thomas Chase et Steve Rucker.
Avec : Stan Ivar, Wendy Schaal, Marie Laurin, Lyman Ward, Robert Jaffee, Annette McCarthy, Diane Salinger, Klaus Kinski.



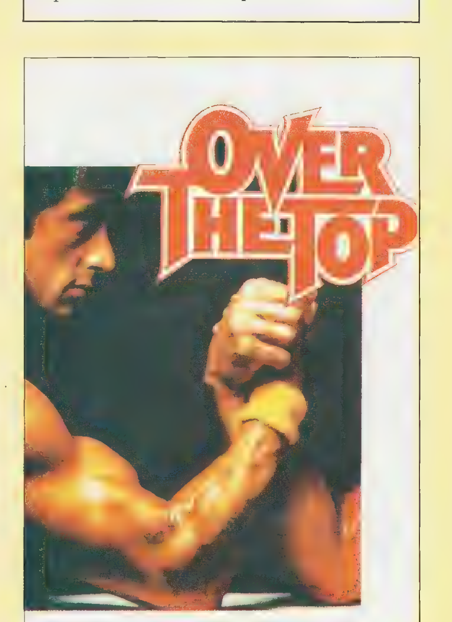


les aventures d'une compagnie

la CANNON

La Cannon s'installe en France. Sonnez trompettes, battez tambours, sortez les cartes de ravitaillement, la première compagnie « indépendante » envahit notre hexagone, occupe nos villes et nos campagnes. Quatre de ses films se bousculent déjà sur nos écrans et la fête ne fait que commencer. L'objectif de ses dirigeants ? Devenir chefs de l'univers (ce qui ne saurait tarder) avec, au passage, la rafle d'une palme d'or cannoise. Mais qui sont-ils ? Comment font-ils ? Réponses en lisant ce qui suit.

La scène se passe à Cannes l'an dernier dans une des luxueuses arrière-salles de l'hôtel Carlton. Nous sommes conviés, ainsi que beaucoup d'autres journalistes, à une conférence de presse des deux de la Cannon, Menahem Golan et Yoram Globus. L'imposant Bud Spencer est là aussi, pour présenter **A genie in New York** (titre temporaire) de Corbucci. Golan se livre alors à un speech de marchand de tapis vantant les mérites du cinéma, affirmant qu'il faut le soutenir, que nous formons tous une belle et grande famille, qu'il y a de la place pour tout le monde, etc. Bref, un discours si naïf et bienveillant que nous nous demandons si derrière le sourire ne se cache pas un roublard moqueur qui voudrait nous endormir. Même topo huit mois plus tard, l'équipe de Cannon France présente ses vœux aux professionnels du cinéma : « Que 1986 soit pour vous une année heureuse ; que le cinéma français retrouve la santé et voit sa diffusion augmenter à travers le monde. Cannon peut et souhaite y contribuer cette année ». Message reçu ; après tout, Tchernia, Rouland et leur Mardi-Cinéma (je viens d'en voir un) manipulent à leur manière un public avide de bonnes nouvelles : les tournages se déroulent continuellement dans l'allégresse générale. Les gens du cinéma s'adorent et se font des tas de cadeaux... Cela dit, Golan et Globus n'ont pu établir leur empire cinématographique uniquement à coups de formules simplettes et sympathiques. Se lancer dans la production requiert de la détermination, de l'audace, de la chance, un sens aigu du commerce. Autant de qualités qui peuvent paraître tartes à la crème mais qui restent néanmoins obligatoires. Ce qui différencie Golan et Globus des habituels producteurs est peut-être leur amour insensé du 7e Art. Une passion (dès qu'ils ont cinq minutes, ils foncent voir un film) qui fait d'eux de grands enfants, prêts à fanfaronner, à raconter en détails leurs histoires, à transmettre en toute bonne foi leurs espérances et désirs. Pas étonnant d'apprendre ensuite que les metteurs en scène tiennent à retravailler sous l'égide de la Cannon. Golan dégage une chaleur qui contraste avec la sécheresse des patrons des Majors US.



Un budget terrifiant (12 millions de dollars iront à Stallone) pour le prochain OVER THE TOP *où le match de « bras de fer », très populaire aux States, vient ici remplacer la boxe.*

Conclusion : entre le discours de Cannes et l'homme de terrain existe bel et bien une connivence étroite.
Les patrons de la Cannon ne perdent cependant pas de vue les enjeux financiers. S'ils sont contents d'être, et ils le montrent, à Cannes tous les ans, ils savent aussi qu'en dépensant fastueusement un million de dollars de publicité en douze jours, ils signent ainsi 60 millions de dollars de contrats. Tout le monde connaît maintenant l'anecdote du coin de nappe qui aurait servi de contrat entre Jean-Luc Godard et Golan. Un coup d'épate soigneusement préparé (on n'engage pas la production d'un **Roi Lear** sans réfléchir) correspondant à l'image de marque Cannon : ne pas perdre de temps quand on s'accorde, créer la surprise en s'amusant. L'heureuse victime de ce complot va bientôt tourner avec Lee Marvin (le roi Lear) et Woody Allen ! (le fou) dans les rues de New York. Golan et Globus sont-ils durs en affaire ? Certainement. D'une longue expérience de faiseurs de séries X découle l'habitude de budgets calculés au millimètre. On ne gaspille pas à la Cannon, de même qu'on ne songe pas à fréquenter les soirées hollywoodiennes. La société emploie 200 personnes – c'est peu – qui ne vivent que par et pour le cinéma. Golan et Globus ont également pour principe de ne pas excéder la moyenne de cinq millions de dollars par film. **Spiderman** (30 millions), **Superman 4** (40 millions), **Lifeforce** (22,5 millions) et **Runaway Train** risquent fort actuelle-

ment de faire exploser ce principe. Mais, financièrement, la Cannon se porte bien, elle dispose d'un crédit bancaire impressionnant de 110 millions de dollars, et cette somme lui permet de produire 20 à 25 longs métrages pour l'année 1986 ! On croit rêver.

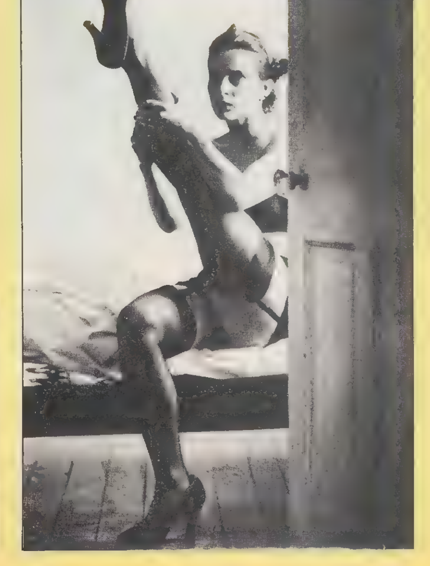
LES ORIGINES

L'ascension du tandem, similaire à celle d'un Harry Cohn (ancien nabab de la Columbia) ou de toute autre ponte de l'âge d'or d'Hollywood, s'est effectuée en plusieurs étapes et n'a pas connu cette fulgurance dont on nous parle sans arrêt. Golan et Globus sont en fait associés depuis 23 ans. Depuis la création en Israël de Noah Films Ltd. Le premier écrit, réalise (**Lepke le caid**, **Opération tonnerre**) et s'occupe du choix des sujets, il est l'artiste du duo. Le second, son cousin, ex-étudiant en sciences économiques, traite de l'aspect financier. La Cannon, de nos jours, fonctionne à peu près de la même façon. Golan joue les relations publiques, Globus, plus discret, règle les comptes. De 1963 à 1979, ils vont accumuler les succès commerciaux. Sur une quarantaine de films produits, presque la moitié d'entre eux (14) figurent au



Ci-dessus : Lou Ferrigno dans Hercules II.
A gauche : Miles O'Keefe et Sean Connery dans Sword of the Valiant.
Ci-dessous : N. Kinski dans Maria's Lovers.







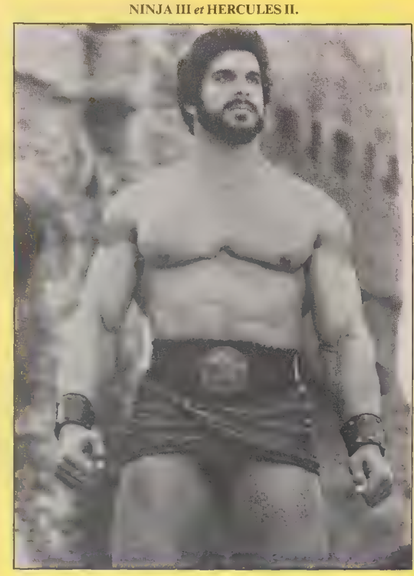
palmarès israélien des vingt meilleures ventes. Un tiers de la population s'est déplacé pour la série des **Lemon Popsicle**, l'équivalent israélien des **Porky's**. Après **Lemon Popsicle** (1978) et **Going steady** (1979), **Lemon Popsicle 3 (Let's go to Paris)** de Boaz Davidson (metteur en scène compère de la Cannon) ne relève toujours pas le niveau : Benji, Boby et Huey voguent vers Paris pour une ultime bringue avant l'armée. Leur manque de connaissance de la langue française les mettront, eux et leurs copines, dans des situations ridicules avec les gendarmes et les prostituées parisiennes ! Ces chefs-d'œuvre ont été distribués en France par Eurogroup sous le titre de **L'Emmerdeuse** puis **Le tombeur, le frimeur et l'allumeuse** et ainsi de suite. Tout un programme. Aux côtés de ces nouilleries et de quelques films d'action mollassonne, voisinent quatre nominations aux oscars du meilleur film étranger : **Sallah, Rosa je t'aime, The house of Chelouche street** et **Operation thunderbolt**, qui sont la fierté de Menahem Golan. A retenir en 1975 **Lepke le caïd**, évocation partiellement réussie de l'ascension d'un membre juif (interprété par Tony Curtis) du syndicat du crime. Golan, c'est lui l'auteur, n'utilise presque pas le potentiel historique et sociologique de la période 1939 mais étonne le spectateur par une ou deux scènes typiquement mafia. L'une d'entre elles montre un tueur enfoncer un pic à glace dans le cou d'une femme tout en continuant à lui faire l'amour !

DÉVELOPPEMENT AGRANDISSEMENT

Durant ces vingt années, Golan et Globus ont su tout de même revitaliser et dynamiser un cinéma israélien jusqu'alors moribond. N'ayant plus rien à prouver à leurs compatriotes, ils rachètent les parts d'une petite compagnie indépendante spécialisée dans la série B, la Cannon, et émigrent à Los Angeles en 1979. Ils mettent aussitôt en application les méthodes juteuses de la Noah Films. Réduire au maximum les budgets et accroître les bénéfices, ratisser toujours plus avant dans le domaine du film bon marché, et surtout, propager l'idée d'une famille unie. Des cinéastes comme Boaz Davidson ou Sam Firstenberg (série des **Ninja**) font partie de leur écurie et ne s'en plaignent pas. Les Américains n'ignorent pas le nom de Menahem Golan. En 1973, **Kazablan**, hit du box-office israélien, fut distribué par M.G.M. et **Lepke le caïd**, par la Warner. Au début des années 1980, l'industrie cinématographique US a plutôt tendance à se moquer de la Cannon. La moindre série Z invendable lui est automatiquement refilée. G et G sont surnommés les « Go-Go-Boys » (jeux de mots sur leurs noms propres et le fait qu'ils vendraient leur âme au diable pour un peu d'argent). Mais, pendant ce temps, la compagnie a jugé bon d'enclencher la vitesse supérieure et se met à prospecter la star. On « achéte » Bronson, l'affaire est dans le sac. **Un justicier dans la ville n° 2** fait un tabac largement égal au premier. Un coup de génie lorsqu'on sait (cf. entretien Michael Winner) que les deux films sont distants de 7-8 ans. Les nouveaux enfants adoptifs, Bronson et Winner, auront par la suite d'autres occasions de tourner pour la Cannon.

Jusqu'ici, nous n'avons fait état que de la partie production. Or, Golan et Globus, partisans de l'intégration verticale (interdite depuis 1948 aux USA), distribuent et exploitent également une quantité de films dans un nombre incroyable de salles. De fait, l'Europe leur appartient. En route pour Hollywood, ils se sont offert, dans un premier temps, le luxe de monopoliser une partie de l'exploitation-distribution anglaise. Par l'acquisition de deux

NINJA III *et* HERCULES II.



Sean Connery dans **SWORD OF THE VALIANT.**

chaînes de cinéma, « Classic » puis « Star », au total 95 salles pour 241 écrans, la Cannon contrôle le deuxième circuit local ! La Hollande est avalée à son tour aussi rapidement que la Belgique en 1939 : grâce à des procédés identiques, 49 salles changent de propriétaire. Notre gourmande compagnie jette ensuite son dévolu sur l'Allemagne. Si elle n'y possède aucune salle, elle s'associe en revanche 50/50 avec la Scotia International Filmverleih, premier distributeur indépendant allemand. Rien ne les arrête. En 1984, la Gaumont-Italie liquide ses stocks et brade ses films à la Cannon au grand dam d'Antonioni et de nombreux intellectuels italiens. La Nuova Cannon Italia représente maintenant le parc le plus important de la Péninsule. Précisons que la transaction ne s'est pas faite sans heurts : licenciement de travailleurs, grève générale, interpellations au Parlement italien, dénonciation de la faiblesse de certains ministres, condamnation de Rosi, Fellini, Scola... La nouvelle firme italienne a d'ores et déjà entrepris la création de multi-salles, un remède partagé capable éventuellement de rééquilibrer un cinéma en faillite. Attendons de voir, la situation ne cesse d'évoluer.
Restait le pays « où on comprend le mieux le cinéma », la France : UGC assurait jusqu'à présent la distribution des films Cannon ; Golan « remédie » à cela en débauchant Jean-Luc Defait (pilier méritant d'UGC). **Invasion USA** ou **American warrior** profitent en ce moment même des circuits UGC mais leur distribution (dates de sortie, titres français, nombre de salles, etc.) dépend désormais d'une filiale de la Cannon qui, soit dit en passant, n'attendra pas longtemps avant de devenir filiale productrice.
Toujours sur le plan de la distribution (on en recausera plus, je vous le jure), la Cannon ne connaît pas aux USA le même succès qu'en Europe. En 1983, **Sahara** (avec Brooke Shields) se casse la figure, entraînant dans ses sables mouvants l'accord Cannon-MGM concernant la distribution des films Cannon. Du reste, la signature sentait déjà le roussi, suite au procès de **Bolero**. Vous vous souvenez j'espère de cette bêtise monumentale où Bo Derek, vierge à 25 ans (qui l'eût cru !), chevauchait un beau jeune homme et découvrait l'amour avec son cheval (à moins que ce ne soit l'inverse).



CANNES : UNE HISTOIRE D'AMOUR

Retour en 1982, la Cannon se cherche une nouvelle image. A l'émission Cinéma-Cinémas du 17-12-1985, Golan déclare que l'argent ne l'intéresse pas. Seul le cinéma le motive et tout ce qu'il gagne se trouve réinvesti à 95 % dans telle ou telle production. Mais le cinéma, Dieu merci !, ne se limite pas à l'héroïsme de Chuck Norris ou au second degré du **Justicier de New York** (rassurez-vous, on y prend plaisir) ; Golan et Globus, après s'être réservé une place au pays des producteurs et de la rentabilité, inversent le mouvement et déplacent les réalisateurs européens, garants d'un cinéma différent et diversifié, vers la mecque américaine. Ils peuvent ainsi, à juste titre, se réclamer de n'importe quelle cinématographie. On continue la série des Popsicle (4e : **Private Popsicle**), ça ne fait





pas de mal et ça rapporte, et on annonce à grands renforts de promotion la mise en chantier du Godard ou la venue à Hollywood de Konchalovsky. Jusqu'en 1984, les films Cannon (qu'ils soient ou non commerciaux) ont eu de la peine à franchir l'obstacle du marché cannois. Si regulierement la façade du Carlton s orne de banderoles et panneaux Cannon, là où tout se trame, dans les salles de la rue d'Antibes ou celles du nouveau Palais, des films comme **That championship season**, réalisé par Jason Miller (le prêtre de **l'Exorciste**), **L'ambassadeur** ou **Sword of the valiant** n'enthousiasment apparemment pas les acheteurs éventuels. Pourtant, **That championship season** a recueilli aux États-Unis les suffrages d'une critique attentive louant tout particulièrement le générique masculin. Robert Mitchum, Bruce Dern, Martin Sheen et Paul Sorvino sont, paraît-il, remarquables. Comment se fait-il aussi que **Sword of the valiant** (starring Sean Connery) n'ait tenté personne (sinon en vidéo), en pleine vogue de sword and sorcery et d'heroic-fantasy. A croire que le recrutement de vedettes n est payant que dans certains cas. Idem pour **Over the Brooklyn bridge**, avec Elliot Gould, qu'on attend toujours. Quand pourra-t-on voir cette comédie délicate qu'est **The ultimate solution of Grace Quigley** ? – une vieille femme, Katharine Hepburn, loue les services d'un assassin, Nick Nolte, pour qu'il l'a tue ! – et que dire de **Alby's delight** qui réunit Margaux Hemingway, Gould (encore lui), Shelley Winters et Burt Young (le bœuf de **Rocky**). Alors, à moins de fréquenter assidument le marché cannois depuis 1979, impossible réellement d'avoir une vue générale des produits Cannon. L'obstacle quelquefois revêt une autre forme. Laissez-moi vous conter une anecdote significative : Menahem Golan devait faire partie du jury de la compétition officielle 1983. D'autres membres pressentis s'y sont violemment opposés, criant à l'infamie. Pensez donc, un vulgaire marchand de soupe, par conséquent indigne et incapable de juger une « grande œuvre », aurait son mot à dire le dernier jour du festival ! Plutôt que de se mettre à dos les jurés et certaines firmes US, les organisateurs ont préféré se rétracter. Et pour s'excuser auprès de Golan, Gilles Jacob a consenti à programmer hors-compétition un film moyen mais regardable de Michael Winner, **The wicked lady**. Son seul attrait étant la composition d'une Faye Dunaway au fouet prompt et à l'invective facile. L'année dernière, la disgrâce n'était plus de mise, **Le soulier de satin** (Manuel De Oliveira) représentait la Cannon, Cannes avait les yeux braqués sur le festival dans le festival. Le slogan publicitaire « 1985, l'année de Cannon » ne mentait pas.

UN ÉCLECTISME RASSURANT

Actuellement, les projets les plus fous n'ont qu'une provenance : 6464 Sunset Boulevard à Hollywood, adresse du siège social de la Cannon. Qui, à part Golan et Globus, offrent simultanément à Cassavetes et Tobe Hooper les moyens de s'exprimer ? Qui, en dehors de Golan et Glo-

En haut à gauche : Mio Takaki dans **Berlin Affair.**
Ci-dessus : K. Berger dans Nana.
Ci-dessous : le très attendu RUNAWAY TRAIN.



bus, seraient capables de financer **L'île au trésor** de Raoul Ruiz et le dernier avatar de la série des **Ninja, American warrior** ? La réponse ne fait ni une, ni deux. Personne. Claudel, Nana, Hercule, Lady Chatterley, Mata-Hari, Paul Kersey le flingueur, Marie et ses amants, Othello (prochain Zeffirelli) font, contre bonne fortune, bon cœur. Golan, qui ne souhaite pas cautionner un cinéma peu rentable, calcule sur la base de deux commerciaux (un Chuck Norris et un **Breakin**) pour un auteur. Ce qui ne signifie pas, bien au contraire, que le film « difficile » se fasse à perte. Rien à voir avec Spielberg, qui prend le risque de se planter avec **Colour purple**, ou Eastwood qui se fait plaisir en tournant **Honky Tonk Man**, sachant pertinemment que son film ne rapportera pas un dollar. La Cannon reste prudente. En 1985, elle est arrivée en 5e position du marché américain avec 9,6 % derrière Warner Brothers (16,5 %), Columbia (15,6 %), Fox (11,9 %) et Universal (11,4 %). Et les recettes, la même année du **Justicier de New York** et d'**Alan Quatermain et les mines du roi Salomon**, actuellement sur nos écrans, ont placé la compagnie en tête du box-office (20 %) les trois derniers mois ! Environ 20 films en 1985, 25 de prévus pour 1986,, la guerre des termes est déclarée : firme indépendante ou Major ? Les deux à la fois, Major par le nombre de productions et leur coût élevé, firme indépendante par le contrôle total de Golan et Globus (ils n'appartiennent pas, comme c'est le cas de la Paramount, à Gulf and Western Industries) et les crédits financiers sensiblement inférieurs à ceux d'une Major. Heureusement, les cinéastes sous contrat-Cannon n'ont pas la pénible impression de travailler en vain. Système familial, oui, mais comme le souligne Golan : « Je suis bien placé pour savoir qu'un réalisateur a besoin de liberté, et, lorsque celui-ci a gagné ma confiance, je lui laisse les coudées franches, escomptant qu'il donnera ainsi le meilleur de lui-même. »

CE QUI NOUS ATTEND

Il se rapproche de nous à une vitesse alarmante et devrait nous percuter vers la fin mai. A moins qu'il ne déraille quinze jours plus tôt, direction Croisette. Aux manettes de la locomotive, Andréi Konchalovsky, apatride d'origine soviétique, adopté par la Cannon. Hérault de la quête de Golan, **Runaway train**, qui pourrait bien se retrouver palmé d'or d'ici deux mois, semble réunir et concilier en un seul film le hit commercial et le succès d'estime. L'intrigue est simple : deux bagnards évadés et une employée ferroviaire, coincés dans un train sans frein, doivent décrocher un à un tous les wagons. L'action se déroule dans le Grand Nord. Tournage en Alaska, scénario-défi, budget conséquent, la Cannon a l'intention de nous en mettre plein la vue. Mais le trépidant **Runaway train** ne serait qu'un hors-d'œuvre. Golan et Globus, détenteurs des droits, préparent un **Superman 4**, un **Spiderman** mis en scène par Zito, un **Captain America** de 15 millions de dollars recréé par Michael Winner. Se sont ralliés à la Nuova Cannon Italia, Lina Wertmüller (**Camorra : the Naples connection**), Pasquale Squiettieri et un autre long métrage sur la mafia (**Corleone**), Damiano Damiani (la série continue) et sa **Pizza connection**, la sulfureuse Liliana Cavani et **The Berlin affair**, une histoire de lesbiennes puis de couple à trois dans l'Autriche de 1939.

Plus près de nous chronologiquement, Chuck Norris, paré pour une démonstration musclée et efficace, lutte de nouveau contre le terrorisme dans **Delta Force** (sortie avril).

Enfin, le choc des chocs, Sylvester Stallone et Menahem Golan se parrainent mutuellement. Pour 12 millions de dollars de cachet, l'étalon fait une fois de plus étalage de ses biceps dans **Over the top**. Et afin de mieux l'annexer, la Cannon envisage **Cobra** avec l'équipe de Rambo 2 ; George Pan Cosmatos mettrait en 24 images/seconde un scénario de Stallone.

Face à ce colossal plan annuel de production et de distribution, les trois projets français prévus pour 1986 paraissent maigrichons. Il ne faudrait cependant pas négliger cet apport d'argent frais dans une économie douloureuse et hésitante. Une affaire à suivre...

Sylvain DESPRES



Ci-dessus : Faye Dunaway dans The Wicked Lady.
*En bas : les amazones d'*America 3000 *(avec L. Landon).*



HIGHLANDER



Changement de décor pour le nouveau film de Russell Mulcahy, le réalisateur de **Razorback.** *Les contrées sauvages de l'Australie font place aux plaines d'une Écosse médiévale et aux rues poisseuses de New York.*
Deux titans immortels s'affrontent à travers les siècles pour conquérir « Le Prix ». Une grande fresque étourdissante pleine de vacarme, d'amour et de mort qui consacre définitivement son réalisateur. Vraiment à en perdre la tête !

1986, New York. Le film s'ouvre sur un match de boxe dans un stade immense de Manhattan. Parmi la foule en délire, un spectateur à la fois attentif et rêveur, au regard profond reflétant un sentiment de déjà-vu. Aux hurlements de l'assemblée se mêlent soudain les clameurs d'un champ de bataille, et aux coups que se portent les boxeurs trempés de sueur, répondent abruptement ceux, infiniment plus terribles, que s'assènent des guerriers sauvages bardés de cuir et de métal. Le cerveau chargé de souvenirs du spectateur impassible vient de faire un bond de 450 ans en arrière, et le spectateur qui regarde

Highlander, la nouvelle fresque sauvage de Russell Mulcahy, se trouve plongé au cœur d'un affrontement sanglant dans l'Écosse de 1536. Parmi les combattants il reconnaît ce même personnage, arborant désormais une crinière rousse flottant au vent et qui fait face à un colosse vociférant. Il s'agit pour le premier de Connor Mac Leod (Christophe Lambert), homme de Clan. Et la brute qui va apparemment le tuer est Kurgan (Clancy Brown). Tous deux sont des immortels et vont s'affronter à travers les âges jusqu'à notre époque, jusqu'à un certain Rassemblement. Le survivant de ce combat sera celui qui parviendra à décapiter son adversaire, seule méthode pour l'envoyer dans les ténèbres de la mort. Il accèdera alors au « Prix », un pouvoir fantastique dépassant l'entendement. Leur lutte sur le terrain herbeux de l'Écosse se transporte tout aussi rapidement dans les tréfonds du gigantesque parking souterrain du Madison Square Garden. Le fracas des épées se répercute le long des murs et l'acier des lames fait des étincelles. Les éclats glauques des néons, la pluie et les vapeurs envahissantes rendent la scène surréelle et l'on songe dès cet instant qu'on a bien affaire au même réalisateur qui nous offrit le monstrueux **Razorback.**

Le montage est époustouflant, chaque plan est différent, alternant sans faiblir les angles de prises de vues les plus audacieux ; l'écran fourmille de lumières, d'explosions, et de détails spectaculaires, et la caméra s'envole dans des circonvolutions impossibles. Jamais a-t-on pu voir un cinéma aussi jouissif, aussi généreux dans ses débordements spectaculaires. Les passages de notre siècle au passé des protagonistes s'effectuent tous de surprenante façon ; dans **Razorback** déjà, l'on quittait les contrées australiennes au brusque détour d'un pan de mur, pour plonger dans la fournaise New-Yorkaise. Dans **Highlander**, Russell Mulcahy réi-



Page de gauche : Kurgan et Ramirez en plein duel. En bas : Mac Leod et Kurgan. Ci-contre : Kurgan en guerrier. Ci-dessous : Mac Leod et Ramirez.

tère ce procédé avec de nombreuses variantes toutes plus étonnantes les unes que les autres. Mulcahy définit de fait un style absolument personnel qui rend sa seconde œuvre immédiatement reconnaissable. Au-delà de cette boulimie de la technique pure qui fera grincer des dents certains académiciens coincés de la pellicule (les mêmes qui vomissent sur B. de Palma), se dessine un univers semble-t-il obsessionnel depuis **Razorback.** La ferraille, le feu et les ténèbres sont les composantes infernales des lieux d'affrontement visités par la caméra du sieur Mulcahy. Le bruit et la fureur destructive les habitent : un sanglier géant face à un homme dans un abattoir délabré pour **Razorback.** Deux guerriers qui s'entrechoquent dans un parking, une tour qui s'écroule autour d'eux ou un immeuble vétuste dans **Highlander.** Diamétralement opposés à ces endroits ténébreux sont les grands espaces de la nature. Qu'ils soient australiens (**Razorback**) ou écossais (**Highlander**), ils sont toujours filmés de la plus grandiose des façons (certains plans aériens de **Highlander** sont étourdissants) ; dans **Highlander,** ils s'opposent à l'oppressante jungle urbaine de New-York et hantent les souvenirs nostalgiques de Connor Mc Leod. Après avoir vaincu les forces du Mal personnifiées par Kurgan, il retrouvera ce paradis perdu après tant d'années d'errements dans des époques qui ne sont pas vraiment les siennes.

Nul doute que derrière les obscurités apparentes de son script (qui sont les Immortels ? Quel est le but de ce fameux Rassemblement ?), **Highlander** traite de l'affrontement éternel entre les forces des Ténèbres et celles de la Lumière. Le Highlander (l'Homme des Hautes Terres) n'est-il pas l'Elu de Dieu, un nouveau Christ ? Et Kurgan, le suppôt de Satan ?

Ramirez (Sean Connery), l'aristocrate haut en couleurs qui révèle à Mc Leod sa vraie nature, ne lui précise-t-il pas que l'enjeu du combat n'est rien moins que le bonheur de la Terre ? La portée universelle d'une telle histoire se suffit à elle-même et **Highlander** apporte la preuve ultime qu'avec un thème aussi rebattu, on peut encore faire du sublîme et du neuf et ce, en respectant tous les canons du film d'aventures traditionnel. Amours impossibles, combats épiques, ampleur des décors et des paysages, certes. Mais aussi prophéties, mysticisme et dimension cosmique du récit. **Highlander** ou le sauvetage in-extremis des griffes du Chaos. Une destinée ne tenant qu'à peu de choses en fait... A l'art de savoir manier l'épée !

Denis TREHIN



Ci-dessus : une autre scène du duel entre Mac Leod et Kurgan. Ci-dessous : Mac Leod reprend son souffle.

Fiche technique : HIGHLANDER. GB. 1985. Réal. : Russell Mulcahy. Prod. : Peter S. Davis & Bill Panzer. Prod. : exéc. : E.C. Monell. Sc. : Gregory Widen & Peter Bellwood, d'après une histoire de G. Widen. Chef op. : Gerry Fisher. Déc. : Allan Cameron. Dir. art. : Tim Hutchinson. Cost. : James Acheson. Mont. : Peter Honess. Mus. : Michael Kamen. Chansons : Queen. Int. : Christophe Lambert (Connor Mac Leod), Sean Connery (Ramirez), Roxanne Hart (Brenda Wyatt), Clancy Brown (Kurgan), Beatie Edney (Heather), Alan North (Lt Frank Moran), Sheila Gish (Rachel Ellenstein), John Polito (Det. Walter Bedsoe). Durée : 1h 55. Dist. : AAA.



MIKE HAMMER

Son job : Privé.
Ses méthodes : Saignantes.
Son seul et unique commandement :
« Tu ne t'en tireras point »...

Sur tempo de Harlem Nocturne, le Mike Hammer nouveau est servi à la bonne température : moite. Moite comme une paume de petit mac ou New York en été. La Grosse Pomme est de plus en plus pourrie, le Bulldozer humain fait le ménage à coups de pruneaux calibre 45 ACP. Imper vert, chapeau mou et swing fulgurant, Stacy Keach se glisse dans la peau du plus hard de tous les « PIs », Mike Hammer, le marteau de la Justice, imaginé en 1947 par Frank Morrison « Mickey » Spillane.

CLASSE « X »

Spillane avait tout fait : acrobate de cirque, sauveteur en mer, pilote de chasse, auteur de comics et agent occasionnel du FBI. Avec son premier roman, « I, THE JURY », il donne naissance à une sorte d'ange exterminateur aux méthodes classées « X » ; Hammer enquête sur la mort de son meilleur pote, brutalement et mystérieusement liquidé d'une balle dans le ventre. Schéma classique. La trouvaille de Spillane consiste en un découpage quasi-cinématographique et une action incessante, bourrée de phalanges cassées, de têtes arrachées par les balles ou de superbes femelles saucissonnées et torturées. Tourbillon vengeur, Hammer exécute sans scrupule les salauds de tous les sexes. Côté cœur, il arrache les panties avec les dents et ne dit jamais merci aux dames ; ses méthodes carnassières tranchent avec les manières de Sam Spade ou de Marlowe, nettement plus romantiques comparées à celles de Hammer dont l'une des phrases favorites est **« Je ne gifle pas les dames : je les satonne. »** Raymond Chandler alla jusqu'à traiter Spillane de **« médiocre auteur comique »** contraint de camoufler un manque d'imagination évident derrière un flot de sauvagerie inutile. Adapté huit fois au cinéma et à la télévision, Hammer fit l'objet d'une bande dessinée quotidienne et d'une planche dominicale : Mickey à la Remington et Ed Robbins au pinceau. Le strip ne dura qu'une année (1953) ; la direction du « New York Mirror » n'apprécia pas la case de « Dark City » où une fille, baillonnée et en pleurs, se fait écraser des cigarettes sur les cuisses par un pourri en bras de chemise (ce genre d'incident, plus fréquent encore chez EC Comics, déclencha une campagne sur le thème « Séduction des Innocents » menée par une poignée de psychiatres gesticulants et amena quelques années plus tard l'instauration du « Comics Code Authority » mais ceci est une autre histoire). Le strip de Spillane et Robina annonce le superbe **Kiss Me, Deadly** (En quatrième vitesse) d'Aldrich qui criera pourtant à qui veut bien l'entendre que Spillane est fasciste, traitant Hammer de « Nazi à la cervelle de ouistiti » – ce qui ne l'empêche pas de figer Ralph Meeker pour l'éternité comme Le Hammer dans une histoire torride mâtinée d'espionnage et farcie de brutalités diverses ; après vingt et un jours de tournage, Aldrich déclarait à « Sight & Sound » : **« Je suis très fier du film. Le livre ne valait rien, nous avons juste pris le titre et jeté le reste. Le scénariste, Al Bezzerides, fit un boulot merveilleux et on lui doit une partie de l'invention du film. La « boite diabolique » est, en grande partie, son idée... »** Quoiqu'il en soit, l'adaptation d'un grand auteur violent par un grand cinéaste violent donne un des plus beaux « films noirs » américains, futur modèle de la grande famille des « Vengeurs Urbains » actuels, catégorie Harry Callahan ou Matrix (le script de **« Commando »** est typique de ceux des romans de Spillane : embrouille, enlèvement, tueries, final. Linéaire, mais foutrement efficace entre des mains expertes...).



Hammer, Velda (Tanya Roberts) et Betsy (1106 grammes, nourrie aux pruneaux. 45 ACP) dans **Murder me, Murder you**, *le pilote de la série. Bas : Mike chéri et quelques provisions de bouche...*



La seconde adaptation d'« I, THE JURY » actualise le mythe et transforme Hammer en James Bond indépendant. Râblé, mal rasé et hyper-nerveux, Armand Assante bouge mieux que son grand frère, Mr. Stallone/Balboa : lâché dans une clinique sexuelle, aux prises avec un psycho-killer et un général maboul fou d'électronique, Hammer rebondit de la très salope Barbara Carrera à la très fidèle Velda, interprétée ici pour le plaisir des petits et des grands par Laurene Landon. Larry Cohen **(It's alive, Les envahisseurs),** auteur du scénario, souhaitait transformer Hammer en « super-héros pour grandes personnes ».

L'univers de Hammer est de toutes les époques, et rien n'oblige à situer ces « investigations » à la fin des années 40 ou 50 ; l'Homme-Marteau mourra avec New York, **« la seule femme qui compte pour moi ».**

la vengeance est à lui

Compte-tenu des obligations imposées par le format télévisé (moins de violence et surtout pas de héros **trop** macho ni **trop** sadique), la série « Stacy Keach » est diablement sympathique, inaugurée par deux télé-films de deux heures, **Murder me, Murder You** et **More Than Murder** ; les nouveaux exploits de Mike sont à mille lieues du ratage insensé du **Marlowe** de super-marché incarné par Powers Boothe dans un triste et récent désastre ; **Mickey Spillane's Mike Hammer** reçut en 1984 l'Edgar du Meilleur Episode de Série TV de l'Année pour « **Seven Dead Eyes** », écrit par Joe « Hammet » Gores. La seconde saison – et la dernière – est diffusée en ce moment sur une chaîne à péage dont nous tairons le nom ; denrée périssable : Keach n'a jamais pu tourner la suite, retenu dans un pénitencier d'Etat pour possession massive d'une poudre farineuse et illégale. Hammer a stoppé en pleine gloire : les producteurs ont préféré arrêter la série plutôt que de changer une star unanimement saluée par la presse... et le taux d'écoute. Mais Mickey n'en a pas voulu à Keach. La preuve : il lui a fait cadeau du feutre qu'il portait dans **The Girl Hunters** où il tenait lui-même le rôle du bulldozer humain...

Bernard LEHOUX

« Je ne gifle pas les femmes. Je les satonne ». Michael Hammer (J'aurai ta peau, 1983). *En bas : Robert Aldrich emploie les grands moyens pour le diriger dans* En quatrième vitesse.







CINÉMA :

I, the jury *(J'aurai ta peau) – 1953/USA*
Réal. : *Marty Essex*
Avec : *Beef Elliott*

Kiss me, deadly *(En 4e vitesse) 1956/USA*
Réal. : *Robert Aldrich*
Avec : *Ralph Meeker*

My gun is quick *– 1957/USA*
Réal. : *George White*
Avec : *Robert Bray*

The girl hunters *(Solo pour une blonde) – 1963/GB*
Réal. : *Roy Rowland*
Avec : *Mickey Spillane*

I, the jury *(J'aurais ta peau) – 1983/USA*
Réal. : *Richard T. Heffron*
Avec : *Armand Assante*

TV :

Mickey Spillane's Mike Hammer *– 1958/USA/78 épisodes*

Margin'for murder *– 1981/USA/Téléfilm*

Mickey Spillane's Mike Hammer *– 1983-84/USA*
(deux téléfilms « ouvrent » la série « Murder me, Murder you » et « More than Murder » où Tanya Roberts cède la place à Lindsay Bloom dans le rôle de Velda.)

BANDE DESSINÉE :

From the files of... Mike Hammer *– 1953*
Scénario : *Mickey Spillane-****Dessins*** *: Ed Robbins*

LE SECRET DE LA PYRAMIDE

Fiche technique : *Le Secret de la Pyramide.*
(Pyramid of Fear/Young Sherlock Holmes).
USA. 1985.
Réal. : Barry Levinson.
Prod. : Mark Johnson.
Sc. : Chris Columbus, d'après les personnages créés par Sir Arthur Conan Doyle.
Prod. exéc. : S. Spielberg, Frank Marshall et Kathleen Kennedy.
Poto. : Stephen Goldblatt.
Déc. : Norman Reynolds.
Mont. : Stu Linder.
Mus. : Bruce Broughton.
Sup. SPFX : Kit West.
Cost. : Raymond Hughes.
Illust. : Michael Ploog.
Animation élec. : Stephen Norrington.
Effets visuels : Industrial Light and Magic.
Int. : Nicholas Rowe (S. Holmes), Alan Cox (John Watson), Sophie Ward (Elizabeth), Anthony Higgins (Rathe), Susan Fleetwood (Mrs. Dribb), Freddie Jones (Cragwitch), Nigel Stock (Waxflatter), Roger Ashton-Griffith (Lestrade).
Dolby stereo. Durée : 109 mn. Dist. : CIC.

Après avoir imaginé une troupe d'Indiana Jones en culottes courtes (dans **The Goonies**), Chris Columbus récidive avec cette biographie imaginaire d'un Sherlock Holmes junior, produite comme il se doit par le touche-à-tout de génie qu'est Steven Spielberg. En guise d'hommage/avertissement, les auteurs déclarent : « Bien que Sir Arthur Conan Doyle n'ait jamais rien écrit sur la jeunesse de Sherlock Holmes, et qu'il ne lui ait fait rencontrer John H. Watson qu'à l'âge adulte, le film **Young Sherlock Holmes** nous permet d'imaginer ce qui aurait pu se produire si le limier et son compagnon s'étaient connus durant leurs études. C'est en hommage à l'auteur et à la pérennité de son œuvre que cette hypothèse a été admise, avec tout le respect, l'admiration et l'affection qu'il mérite. »

Et d'imagination, C. Columbus (**Gremlins**, c'est aussi lui, ne l'oubliez pas) n'en manque pas. D'ailleurs, je jeune Holmes et son compagnon John H. Watson vont connaître durant cette adolescence collégienne, assurément leur plus délirante aventure, bien éloignée des enquêtes souvent très terre à terre qu'ils eurent à mener par la suite. De fait, bien que Holmes eu fréquemment affaire à de dangereux assassins employant de bien peu banales méthodes (voir par exemple l'affaire du « Chien des Baskervilles »), cela se dénouait souvent de fort rationnelle façon, et, si l'amateur de suspense et d'intrigues mystérieuses y trouvait son compte, l'amoureux de l'étrange lui, devait plutôt aller voir du côté de Jean Ray et son Harry Dickson, ou bien encore W.H. Hodgson et son Carnacki, le chasseur de fantômes. Sans donner franchement dans l'aventure à caractère surnaturel, mettant en présence des forces occultes donc, l'enquête rapportée dans **Young Sherlock Holmes** dépasse largement le cadre étriqué de la chronique policière chère à Doyle (même lorsque celle-ci se parait des apparences du fantastique et de touches macabres), pour se situer bien plutôt du côté de celles, plus folles et éloignées de la réalité, que vivent les « détectives de l'ombre » sus-nommés.

Pensez donc ! Le film débute de manière étonnante par l'exécution d'un homme chez lui, par un tueur à la sarbacane qui lui expédie une minuscule flèche empoisonnée dans la nuque. Et on comprend dès lors qu'on ne va pas assister à une affaire ordinaire car le « piqué » se trouve très vite sujet aux hallucinations les plus dingues qui se puissent concevoir. Attaqué par son portemanteau dont les branches se transforment en serpents sifflants et qui l'étranglent ! Puis on enchaîne par une performance du jeune Holmes (Nicholas Rowe) faisant la connaissance de son bras droit futur, Watson (Alan Cox), et ce, en lui offrant une époustouflante leçon de déduction. Mais la quiétude de leur vie estudiantine et les premiers émois sérieusement amoureux de Holmes, avec la jolie Elizabeth (Sophie Ward), sont vite troublés par une inquiétante série de suicides auxquels s'abandonnent les victimes des monstrueuses hallucinations. C'est au tour du révérend Nesbitt d'être la cible d'une fléchette enduite de la drogue qui rend fou, et il voit sauter à terre et se ruer sur lui l'épée justicière à la main, le vitrail de son église !

Cette première enquête menée par Holmes et Watson va nous mener jusqu'à une cruelle secte de dévôts d'Osiris qui ont élu domicile au cœur des bas-fonds de Londres. Remonter la filière après que le tueur encapuchonné ait perdu sa sarbacane (d'origine égyptienne) les mène chez un antiquaire dont le magasin n'est que la couverture d'un repaire bien plus impressionnant. Encore faut-il avoir le courage de se risquer à pénétrer dans le temple des adorateurs friands de sacrifices humains...

Spielberg + Columbus + Barry Levinson = un des films les plus exaltants qu'il vous est possible de voir en ce moment. Inutile de préciser que l'ombre du producteur avisé de **Back to the Future** et de **The Goonies** plane sur **Young Sherlock Holmes**. Il y a



Holmes et Watson à leur période estudiantine.

d'abord le choix du sujet, mettant en scène de jeunes détectives et qui continue donc ce processus d'identification d'un public juvénile avec les héros qu'il vient voir à l'écran. Ensuite, la touche de magie et d'effets spéciaux garants d'un spectacle inédit qui présente à chaque fois du jamais vu (ici, les scènes d'hallucinations cauchemaresques, dont celle se déroulant dans un cimetière épouvantable). Et au fil des œuvres spielbergiennes, de l'« Œuvre Spielbergienne » peut-ont déjà dire, se multiplient les rappels, les références. **The Goonies** devait une bonne part de son contexte et de ses péripéties à ce qu'il nous était permis de découvrir dans les deux aventures d'I. Jones. Là encore, la pyramide et son assemblée de fanatiques ne peut que rappeler la caverne et les autres fanatiques, ceux de **I. Jones et le Temple Maudit**. Les décors, signés Norman Reynolds (**Les Aventuriers de l'Arche perdue**) sont somptueux, avec cette reconstitution saisissante du Londres de 1870, et les costumes tout à fait splendides. Quant aux personnages, ils sont déjà affublés des caractéristiques qui firent (ou doit-on dire feront ?) leur réputation. Le choix des acteurs est à cet égard des plus judicieux, particulièrement N. Rowe dans le rôle d'Holmes, qui annonce par son physique élancé et distingué de jeune gentleman, les silhouettes des Basil Rathbone, Peter Cushing et autre Christopher Plummer. Watson, grassouillet en herbe, est le brave compagnon, toujours (déjà) aussi lent d'esprit et porté sur les nourritures terrestres. Ce péché mignon lui coûtera d'ailleurs une frousse bleue, lorsque, atteint d'une des fameuses piques hallucinatoires, il se verra agressé par un étalage de gâteaux ricanants ! Démentiel. Evidemment, les clins d'œil à leur personnalité (bien ancrée dans l'esprit du public qui va voir le film en connaissance de cause) ne manquent pas, et les auteurs se permettent d'élucider enfin l'énigme du célibat de Holmes.

C'est donc bien plus qu'à la problématique autant qu'inutile régénérescence d'un mythe encore fort bien adapté (le **Murder By Decree** de Bob Clark) que nous sommes conviés dans **Young Sherlock Holmes**. C'est la révélation éblouissante d'humour, de justesse et même de sensibilité (la mort d'Elizabeth, l'amour à jamais perdu de Holmes) de ce qui nous était alors demeuré inconnu chez le célèbre limier britannique, cette période de jeunesse au cours de laquelle il fit ses premières armes, contée au travers d'une énigme palpitante, pleine de surprises et fleurant bon le fantastique. Une extrapolation rigoureuse et enlevée dont peuvent être fiers ses auteurs.



Denis TRÉHIN

REMO

SANS ARME ET DANGEREUX

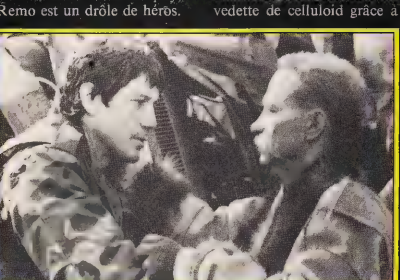
Il s'appelait Remo et il nageait sous l'eau à vingt nœuds, en réduisant sa vitesse maximum pour rester à la hauteur d'une bande de dauphins qui l'avaient adopté temporairement (...). A regret, il quitta les dauphins et reprit plus ou moins la direction de la terre. « C'est ça l'embêtant, quand on est un assassin », pensait-il en remontant à la surface. Il était condamné aux poissons. Il n'y avait pas beaucoup de gens avec qui un assassin professionnel pouvait se lier... »

(Extrait de **Skin Deep**).



Ci-Dessus : R. Williams dévale la statue de la liberté.
En Bas : Remo et Chiun, son père spirituel.

En fait, Remo compte deux « amis » au sein de la race humaine. Deux vieillards, jaunes de peau pour des raisons différentes : Harrold J. Smith, dit Smitty, hépatique cyclique dénué de la moindre pointe d'humour et Chiun, le Maître de Sinanju, l'art martial suprême...
Ex-flic condamné à la chaise électrique pour l'« assassinat » d'un petit dealer sans importance, Remo Williams a changé de peau et d'occupation. Son exécution n'était qu'une mise en scène destinée à le « supprimer » officiellement de la surface de la terre pour en faire l'arme suprême du Président des États-Unis d'Amérique, une machine de mort au service de CURE, gigantesque entreprise de « nettoyage » au service de la Démocratie et de l'American Way of Life.
Créé en 1971 par Richard Sapir et Warren Murphy, Remo est un drôle de héros. Rayé de la liste des vivants, il n'a aucune identité tangible : nouvelle gueule, empreintes digitales supprimées, il tue à mains nues et en baillant tous ceux qui tentent de s'opposer à la Loi. Capable d'éviter les balles, de fendre des crânes avec un doigt ou de pulvériser quinze gros bras en les répandant sur les murs, il forme avec l'exaspérant Chiun, un tandem hallucinant. Après un passage-éclair dans la Série Noire pour sa première aventure, « Le Guerroyeur » (created : The Destroyer), il devient une institution sous le nom de « L'Implacable » (c'est déjà mieux) chez Plon, et conquiert le public français qui lui fait une ovation. Au total, plus de 300 millions de lecteurs dans le monde entier pour les exploits délirants de Remo et de son père spirituel. Aujourd'hui, sous la patte de Guy Hamilton, Remo devient une vedette de celluloid grâce à l'acharnement de Larry Spiegel, le producteur, qui a passé quatre ans de sa vie à monter le projet.



Guy Hamilton choisit Fred Ward à la minute même où il le vit en chair et en os, persuadé qu'il *ÉTAIT* Remo. L'audition de 400 candidats au rôle du plus meurtrier des héros modernes ne le fit pas changer d'avis...
« Ce qui m'a fasciné dans Remo, explique Ward, *c'est la relation père-fils entre Chiun et lui. Ce n'est pas qu'un film d'action comme les autres : les personnages sont « vrais » tout en étant démesurés ».*
Ward n'avait jamais lu les romans de Sapir et Murphy avant de signer pour le film. *« Après avoir vu Guy, j'ai acheté quelques « paperbacks » du Destroyer. Je les ai trouvés un peu... répétitifs, et je crois que Christopher Wood (***Moonraker***) a fait du beau boulot ! ».* Problème numéro un : donner une réalité au Sinanju. *« Le Sinanju est une fantaisie, un art martial fictif duquel sont censées être dérivées toutes les techniques de combat actuelles. L'important est que les mouvements « fonctionnent », qu'ils aient l'air efficaces. D'ordinaire, je fais beaucoup de sport et je reste en forme. Pour Remo, Joel Grey et moi nous sommes entraînés avec un maître du Kung-Fu qui nous a appris à bouger correctement, comme des serpents. « Notre » Sinanju est à mi-chemin entre les arts martiaux et la danse. L'essentiel était que cela ait de la gueule à l'écran : l'authenticité n'était pas notre préoccu-*

pation majeure... ».

Le tournage de **Remo : Sans Arme et Dangereux** dura plus de sept semaines. *« Nous avons tourné pendant cinq semaines et demi à New York, les scènes du début du film et certains plans de la Statue de la Liberté. Ensuite, nous sommes partis pour le Mexique où nous avons tourné en extérieurs et en studio. Ils avaient reconstitué la partie supérieure de la Statue pour le combat entre Remo et les affreux qui veulent sa peau... »* Le tournage avec Hamilton ? *« Guy est un type sensationnel. J'avais adoré* **Goldfinger**, *c'est un des plus beaux films d'action jamais tournés. Au fait, saviez-vous qu'il avait commencé sa carrière aux studios de la Victorine, dans les années quarante, comme boy à tout faire ? »* Ward a signé pour trois épisodes de Remo. *« Ça dépendra de l'accueil du public, mais j'aimerais continuer. On a comparé Remo à Bond, mais c'est une erreur ; c'est un ancien « cop », un flic des rues ; il n'est pas sophistiqué pour un rond et se moque complètement des bons vins et des plats raffinés. Il a grandi dans un orphelinat, fait l'armée et est devenu flic. Une vie plutôt brutale, en fait, qui ressemble un peu à la mienne... Mais, par dessus tout, il a une sorte d'humour très personnel et de vivacité qui atténuent la brutalité du personnage, assassin malgré lui... »*

Pourtant, le film d'Hamilton a perdu en chemin une grande partie de l'ultra-violence qui caractérise les romans originaux ; ici, pas de chaise électrique mais une bagarre qui finit mal (superbe réplique de Ward, uniforme bleu et moustache à la Freddie Mercury : *« Suce le mur, connard ! »*) ; aux côtés de Ward, Joel Grey (**Cabaret**, **Sherlock Holmes Attaque l'Orient Express**), divinement transformé en vieillard sans âge aux yeux bridés par Carl Fullerton. L'équipe Ward/Grey donne un film agréable, même si on peut regretter l'absence d'une sorte d'humour féroce qui caractérise l'œuvre de Sapir et Murphy.

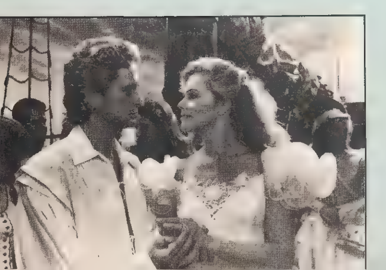
Propos recueillis par
Bernard LEHOUX



Fiche technique : **Remo sans Arme et Dangereux (Remo Unarmed and Dangerous...).**
U.S.A. 1985.
Réal. : Guy Hamilton.
Prod. : Larry Spiegel.
Sc. : Christopher Wood, d'après la série « The Destroyer » de Richard Sapir et Warren Murphy.
Co-producteur : Judy Goldstein.
Prod. exéc. : Dick Clark et Mel Bergman.
Phot. : Andrew Laszlo.
Chef déc. : Jackson de Govia.
Mont. : Mark Melnick.
Mus. : Craig Safan.
Maqu. spéc. : Carl Fullerton.
Int. : Fred Ward (Remo Williams), Joel Grey (Chiun), Wilford Brimley (Harold Smith), J.A. Preston (Conn McCleary), George Coe (Général Scott Watson).
Durée : 1 h 56. Dist. : 20th Century Fox.

LE DIAMANT DU NIL

*Joan Wilder et Jack Colton nous entraînent, après la jungle colombienne (**A la Poursuite du Diamant Vert**), dans le désert du Moyen-Orient pour découvrir une autre pierre fabuleuse : le Diamant du Nil. Mais cette nouvelle course au trésor est le début de retrouvailles inattendues et surtout leur fera découvrir des biens plus précieux que n'importe quel joyau : l'union d'un peuple, mais aussi leur amour retrouvé.*



Michaël Douglas : « Lorsque nous avons tourné **A la poursuite du Diamant Vert,** nous ne pensions pas lui donner une suite. Mais le **Diamant Vert** a suscité chez les spectateurs des réactions qu'on rencontre rarement sur un film d'action et d'aventures. Beaucoup de gens se sont attachés au couple que je formais avec Kathleen Turner





SINOPSIS

Joan Wilder ne savait rien de la vie lorsqu'elle rencontra Jack Colton. Championne du best-seller sentimental, elle s'inventait, dans la solitude de son appartement new-yorkais, des amours épiques et de fabuleuses aventures exotiques...
Jack Colton, exilé, revenu de tout, ne croyais plus qu'à l'argent et à sa précieuse liberté lorsqu'il croisa Joan au cœur de la jungle colombienne...
Six mois ont passé depuis qu'ils se sont lancés ensemble à la poursuite du Diamant Vert : six mois d'un bonheur idyllique, que commencent tout juste à troubler des questions et des doutes insidieux. Joan s'interroge parfois sur l'avenir de leur couple, s'inquiète de la désinvolture et de l'incorrigible égoïsme de son fringant compagnon ; Jack craint de devoir renoncer à sa chère indépendance...
Au cours d'un cocktail littéraire, l'occasion s'offre à Joan de réaliser un scoop sans précédent. Le leader d'un pays du Moyen-Orient, Omar, lui demande, en effet, de rédiger sa biographie et lui ouvre les portes de son palais. Joan, éblouie par le charme ténébreux de ce potentat dont nul journaliste n'avait jusqu'alors pénétré l'intimité, accepte aussitôt. Vexé et jaloux, Jack tente vainement de la faire renoncer à ce projet, puis disparaît...
Mais la romancière découvre rapidement en Omar un tyran sanguinaire et implacable, haï de son peuple. Dans les rues, elle rencontre la misère, la colère, les signes d'un soulèvement imminent. Elle apprend aussi l'existence, au cœur du palais d'Omar, d'un fabuleux trésor : Le Diamant du Nil...
Jack, par d'autres voies, est informé de la présence de ce joyau mythique. Appâté, il rejoint sans tarder Joan dans l'espoir de le dérober. Mais le Diamant du Nil est bien plus qu'un bijou : sous sa gangue brille une flamme sacrée qui peut rapporter à des millions d'hommes le bonheur et la liberté...

et voulaient savoir quel genre de vie Jack et Joan vivaient ensemble. J'ai commencé à y réfléchir, et le studio a emboîté le pas face au succès croissant du film.
Jusqu'à présent, Jack Colton avait toujours réussi à préserver sa précieuse liberté, refusant de s'attacher à une femme. Mais Joan exerce sur lui une irrésistible attraction : Jack est en train de changer, et il va lui arriver de drôles de choses dans **Le Diamant du Nil...** »
Est-ce à dire que **Le Diamant du Nil** sombre dans la romance sentimentale sur fond de grande aventure ? Il y a un peu de cela et c'est ce qui fait une des énormes différences avec les « Indiana Jones ». En effet, même si Indy est toujours accompagné d'une aventurière encombrante, les films ne s'attardent pas sur leurs relations sentimentales. Toujours est-il que les sentiments qui unissent deux êtres ne sont jamais mieux découverts que dans les situations difficiles et davantage mis en valeur dans un décor qui en fait ressortir toute la force. Ça, la littérature et le cinéma l'ont compris depuis longtemps ; les couples célèbres, plongés au cœur d'événements qui vont bouleverser leur vie sont d'ailleurs trop nombreux pour qu'on en cite un seul.
En tout cas, cette fois-ci et contrairement au premier film les acteurs n'auront pas eu à se mouiller : « Nous avons soigneusement éliminé tout décor de jungle, toute glissade dans la boue, toute scène de pluie. En échange de la jungle colombienne, nous avons eu... le soleil brûlant du désert nord africain et une masse de problèmes logistiques inédits. **A la poursuite du Diamant Vert** était un « petit » film centré sur Kathleen, Danny De Vito et moi-même. **Le Diamant du Nil** est une production beaucoup plus ample, à la fois par la diversité de ses extérieurs, l'importance de ses scènes d'action et le nombre de ses interprètes. » Et l'action ne faiblit pas en effet dans le film. D'ailleurs, le pré-



générique hilarant donne le ton, Joan et Jack luttent côte à côte contre des pirates qui viennent d'assaillir leur vaisseau. Imagination de Joan à qui l'aventure manque. Mais elle va donc avoir l'occasion de se rattraper par la suite et





les péripéties comico-périlleuses du **Diamant du Nil** se suivent avec le sourire aux lèvres du spectateur venu là pour se détendre et surtout ne pas réfléchir.
Toutes les séquences sont certes du déjà vu (avec toutefois des cascades impressionnantes effectuées pour la plupart par les acteurs eux-mêmes) ; on a donc droit à la poursuite sur le toit d'un train lancé à toute vitesse, la fuite à bord d'un avion à réaction, l'escalade d'une montagne, la lutte contre un prétendant indigène qui veut se marier avec Joan, sans oublier le supplice qui condamne nos héros à être suspendus au-dessus d'un puit ténébreux tandis que des rats rongent leurs cordes.
Le comique Danny De Vito en fait des tonnes pour leur mettre des bâtons dans les roues et s'approprier l'hypothétique pierre précieuse. Mais la toujours aussi belle Kathleen Turner, à la superbe jupe fendue nous cause bien des émois durant tout le film, et on aimerait bien l'enlever (Kathleen Turner pas la jupe, doucement les gars...) à son compagnon d'aventures.
Le Diamant du Nil ne laissera pas un souvenir impérissable en nos mémoires mais nul doute qu'il possède tous les atouts pour se tailler un succès aussi considérable que son prédécesseur auprès du grand public.

San HELVING

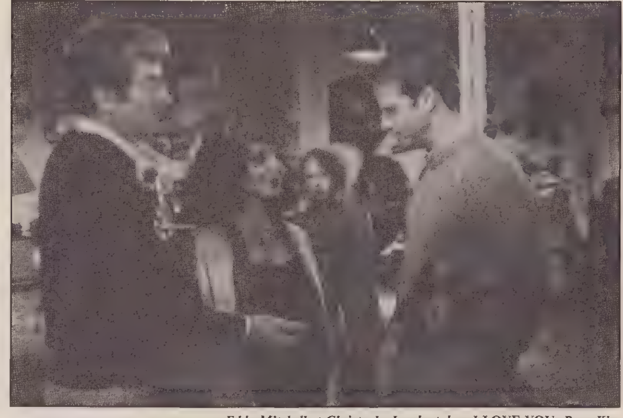
Fiche technique :
THE JEWEL OF THE NILE
USA. 1985.
Réal. : Lewis Teague.
Prod. : Michaël Douglas.
Sc. : Mark Rosenthal et Laurence Konner, d'après des personnages créés par Diane Thomas.
Ph. : Jan De Bont.
Chefs décorateurs : Richard Dawking et Terry Knight.
Mont. : Michaël Ellis et Peter Boita.
Mus. : Jack Nitzche.
Cost. : Emma Porteus.
Int. : Michaël Douglas (Jack), Kathleen Turner (Joan), Danny De Vito (Ralph), Spiros Focas (Omar), Avner Eisenberg (le saint homme).
Durée : 1h45. Dist. Twentieth Century Fox.



CANNES 39e :

Prêt... Partez !

En attendant une année 87 en forme d'anniversaire tout rond (le 40e, que l'on espère rugissant), c'est du 8 au 20 mai que va se dérouler le 39e Festival de Cannes, avec pour président du jury l'américain Sydney Pollack. Malgré l'habituel climat de secret cher à ses dirigeants, un certain nombre de noms circulent avec trop d'insistance pour qu'il n'y ait pas de feu derrière ces fumées. Dans parler des films déjà annoncés dans leur propre pays, mais pas encore en France par le Festival. Dans la série « IMPACT a intrigué pour vous » voici nos découvertes :



Eddy Mitchell et Christophe Lambert dans I LOVE YOU. *Bas : Kim Basinger dans* FOOL FOR LOVE.

A commencer par une sélection américaine qui arrive en force. En compétition, et pour le moment, rien moins que : Robert Altman (palme d'Or 70 avec **M.A.S.H.**) et son **Fool for Love** ; Martin Scorsese (palme d'Or 76 pour **Taxi Driver**) avec **After Hours** ; Andrei Mikhalkov Kontchalovsky (transfuge soviétique à hollywood depuis **Maria's lovers**, et grand prix spécial du jury 79 pour **Sibériade**) avec **Runaway train**.

Et aussi fort hors compétition : le dernier Woody Allen, **Hannah et ses Sœurs**, et le dernier Steven Spielberg (qui fut prix du scénario en 74 pour son premier film de cinéma, **Sugarland Express**), **The Color Purple**, mélodrame social entièrement joué par des Noirs et qui connait un grand succès aux Etats-Unis même si, pour une fois, Spielberg ne s'adresse pas à un large public familial et adolescent...

Cette sélection U.S, pas encore achevée lorsque nous écrivons ces lignes, amènera nombre de vedettes sur la Croisette et le grand escalier du Palais des Festivals : Sam Shepard (auteur de la pièce, scénariste et vedette) et l'explosive Kim Basinger avec Altman ; Rosanna Arquette avec Scorsese ; Jon Voight et Eric Roberts avec Kontchalovsky ; Mia Farrow, Michael Caine et Woody Allen également acteur dans son film ; et, parmi les comédiens / noirs de Spielberg, Danny Glover (**Silverado**) et Rae Dawn Chong (**La guerre du feu, Commando**).

Qui sera de taille face au bloc américain, on peut se le demander ! A moins que, côté anglais, ne soient présents l'américain de Paris Bob Swain, enfin de retour après **La Balance**, avec un film joué par Sigourney Weaver et Michael Caine, **Half moon Street** ; et surtout Roland Joffé, réalisateur de **La déchirure**, avec **The Mission** et Robert de Niro...

A moins que la vieille vague italienne ne surprenne encore : Ferreri dont le **I love you** rassemble Christophe Lambert, Eddy Mitchell et un porte-clé qui parle ; Zeffirelli qui amènera sans doute l'opéra et Placido Domingo au Festival avec **Othello** ; tandis qu'on parle beaucoup du remake du **Diable au corps**, jadis joué par Gérard Philipe, réalisé par Marco Bellocchio... Autre événement musical prévisible, la troisième collaboration entre l'espagnol Carlos Saura et le danseur de flamenco Antonio Gadès : **L'amour sorcier** où l'on retrouvera la pulpeuse Laura del Sol de **Carmen.**

Mais le film le plus attendu sera certainement celui de l'ouverture puisqu'il s'agit des **Pirates** que Roman Polanski a enfin pu mener à bien. Et le galion d'époque sera même là, dans la baie de Cannes ! Tandis que la sélection-surprise (elle n'est annoncée qu'après la mi-avril), et sans doute la plus discutée comme d'habitude, sera encore celle de la France. Le tiercé gagnant devrait se trouver parmi ces cinq films : **Mélo** de Alain Resnais, **Autour de Minuit** de Bertrand Tavernier, **Tenue de soirée** de Bertrand Blier (avec Depardieu, Miou Miou, Michel Blanc : quelle affiche !), **Conseil de famille** de Costa Gavras (avec Johnny Hallyday, Fanny Ardant, Guy Marchand), et **37°2 le matin** de Jean-Jacques Beineix. Sans oublier la dernière palme d'or 100 % française (**Un homme et une femme** de Claude Lelouch en 1966), qui viendrait bien fêter son vingtième anniversaire avec un film-suite justement intitulé **Vingt ans déjà...**

Mais lorsque tout et tous seront bien en place pour cette édition 86, l'organisation du Festival aura déjà ses pensées et ses regards tournés vers les célébrations des quarante ans... déjà !

L'Opéra d'O Malandro, adaptation de **L'Opéra de 4 sous**, du brésilien Ruy Guerra a également toutes les chances de venir se dorer au soleil de Cannes.

Jack TEWKSBURY

PS : Les films américains et anglais peuvent avoir un titre français quelque peu différent.



portrait

RUTGER HAUER

Il a joué dans des films érotico-intello, des séries TV pour gosses... Il a été bon et méchant, chevalier, terroriste, journaliste, répliquant, psychopathe, garde-chasse...
Il a joué avec les actrices les plus prometteuses des années 80, a fasciné Philip K. Dick, étonné Ridley Scott, interessé Peckinpah, largué Stallone, et est retourné faire l'alpinisme dans sa Hollande natale. S'il y a au monde un acteur inclassable, c'est bien Rutger Hauer.

Hauer, avant tout c'est une gueule. Carrée, brutale, comme on en a pas vu depuis Charlton Heston ou Lee Marvin dont il a toute la classe. Il n'a pas besoin de cent kilos de barbaque Shwarzeneggeresque pour impressionner. C'est aussi un physique aryen. Pas facile à porter, cela, si on ne veut pas se cantonner dans les rôles de méchants nazis hollywoodiens. C'est aussi une personnalité : d'abord acteur de théâtre, féru de moto-cross et d'alpinisme, refusant une brillante carrière dans l'armée par ras-le-bol (on le comprend !), parlant une dizaine de langues, attaché au théâtre expérimental... C'est quelqu'un qui se dirige à l'instinct plus que guidé par le dieu-dollar. Un homme libre, qui ne veut pas se laisser bouffer par Hollywood. C'est aussi et surtout, évidemment, un jeu et une expressivité qui, comme on va le voir, n'arrêteront pas de s'affirmer au cours d'une carrière pour le moins éclectique.



Rutger Hauer dans son rôle le plus récent : THE HITCHER. *Pace ci-contre : dans* BLADE RUNNER.

Pour de nombreux jeunes gens de Brooklyn, la fugue est une tradition. Lorsqu'en 1959 Rutger Hauer s'enfuit de Breukelen, au Pays-Bas, à l'âge de 15 ans, il ne fait que suivre l'exemple de son arrière grand-père, capitaine d'une goëlette qui faisait la route des Antilles. Rutger se dirige vers la côte et embarque sur un cargo en tant que simple matelot. De même que pour son grand-père – autre génération de marins – sa carrière maritime tourne court lorsqu'il découvre qu'il est daltonien. Dans son enfance, Rutger voit à peine ses parents, tous deux acteurs, et court les ruelles d'Amsterdam. Pendant les quelques heures qu'il passe à l'école, il ne tarde pas à comprendre qu'apprendre et faire le clown sont deux activités incompatibles. Ses maîtres, frustrés, ne savent plus comment s'y prendre et menacent de le renvoyer. A l'issue de nombreuses discussions avec leur fils, les parents de Rutger, progressistes, proposent l'école d'art dramatique.
Un professeur de théâtre qui appréciait les talents de Rutger, suggérera, à bout de patience, qu'afin d'acquérir le sens de la discipline, Rutger s'engage dans l'armée. Au bout de cinq mois d'entraînement rigoureux, Rutger parviendra à la conclusion qu'il a eu suffisamment de discipline. Tout en étant très fort en sport, et bien qu'on lui ait offert de passer officier, il préfère quitter l'armée. L'armée insiste. En dernier ressort, Rutger répond par sa première prestation théâtrale couronnée de succès.
Puis il se réfugie en Autriche pour y faire de l'alpinisme. Il y reste huit mois avant de retourner à l'école d'art dramatique d'Amsterdam ; il travaille alors dans un théâtre célèbre de Bâle, en Suisse, en tant que machiniste, jardinier et mécanicien. L'alpinisme est un excellent exercice aussi bien pour l'âme que pour le corps ; de ce fait, ayant développé son sens de la discipline ainsi que les muscles de ses jambes, Rutger revient à Amsterdam où il termine ses études à l'école d'art dramatique en 1967. Acceptant l'offre d'un groupe théâtral qui vient de se constituer, il s'attache à faire connaître le théâtre expérimental amateur aux fermiers du Nord de la Hollande (!) Pendant les cinq années passées à travailler avec les groupes ruraux, l'expérience qui le marque le plus est la traduction de la pièce de John Steinbeck **Des souris et des Hommes** dans laquelle il jouait le rôle de Lenny. Cherchant à accroître l'indépendance artistique du groupe, il propose d'entreprendre, le samedi soir, un programme de pièces en un acte destinées à la jeunesse. Le nouveau directeur général n'est pas favorable à cette idée et il indique à Rutger que s'il souhaite traiter des thèmes modernes, il devrait faire du cinéma. Rutger le prend au mot.
Et au commencement il y eu... Paul Verhoeven. Ben oui, déjà. Et accessoirement un remake fauché d'Ivanhoé, un feuilleton pour gosse tourné par la TV hollandaise. **Turkish Delight** (Turkish Délices), premier film tourné par Rutger et mis donc en scène par Verhoeven, est sélectionné en 1973 en vue de l'Oscar du Meilleur Film Etranger. Cette histoire d'un amour désespéré entre un jeune artiste marginal (Hauer) et une jeune bourgeoise (Monique Van de Ven) choqua, étonna, et parvint finalement à remuer un public peu habitué à de tels assauts provocateurs, notamment au niveau des scènes érotiques. Sortie en France le 8.11.73. et invisible depuis, alors...
Ensuite il tourne avec des réalisateurs tels que Adrian Hoven, Gunther Vasen, dans des films érotico-psychologiques. Ainsi du **Der Wulde Blonde mit der Meissen** de A. Hoven, sorti en France truffé d'inserts pornos sous le titre **La môme pissenlit** (d'ici qu'un distributeur vidéo nous fasse le coup de **L'étalon italien...**). Ensuite c'est sous la direction de Ralph Nelson qu'il se distinguera dans **The Wilby**





Ci-dessus : R. Hauer première période dans **Turkish Délices.**
Bas : en « répliquant » dans **Blade Runner.**

Conspiracy (Le vent de la violence) en 1975, drame racial où il tient le rôle de Blane, et ce, aux côtés de Michaël Caine et Sydney Poitier, avant de retrouver P. Verhoeven le dirigeant dans **Cathy Tipple** (Keetje Tippel), l'histoire d'une jeune femme de milieu modeste qui quitte Anvers, sans le sou, pour errer et finalement atterrir à Paris où elle devient la muse d'un peintre célèbre (Hauer). En 1976, c'est **Max Havelaar** de Fons Rademaker, puis en 1977 le mythique **Soldier of Orange** du génial Paul Verhoeven, dans lequel il interprète le rôle d'un héros de la Deuxième Guerre Mondiale, basé sur l'autobiographie d'Erik Hazelhoff, célèbre résistant hollandais. Désigné Meilleur Film Étranger par les critiques de cinéma à Los Angeles, six ans plus tard, **Soldier of Orange** est un jalon important dans la carrière de Rutger et fit



beaucoup pour sa popularité naissante. A l'époque, un critique de cinéma écrivait dans un magazine hollandais : « La révélation du film est l'étonnant Rutger Hauer dans le rôle d'Erik. Blond, aux yeux bleus, il campe une silhouette romantique classique, mais aucun mannequin ne saurait conjuguer à ce point l'autorité et l'aisance, l'intelligence et la modestie. Lorsqu'un acteur inconnu peut faire son apparition avec une soupe aux vermicelles dégoulinant de sa tête rasée et n'en être pas moins beau garçon, on sait que l'on est en présence d'une star ». En 1978 ce sont encore deux inédits en France dans lesquels il tient un rôle : **Pastorale** de Wim Verstappen et **Mysteries** de Paul de Laussanet, puis en 1979 quatre films : **Une femme entre chien et loup** d'André Delvaux, **Jewel in the Deep** de Bram Van Erkel, **Girgpstra and Degier** de Wim Verstappen et à nouveau P. Verhoeven pour **Spetters**, que nous pûmes voir il y a quelques temps grâce aux bons soins d'un de nos confrères : Hauer apparait en guest-star mais, même dans ce rôle en retrait, perce littéralement l'écran de son impressionnante présence.

Après tous ces rôles de composition à travers des œuvres éminemment européennes, arrive ce qu'on peut considérer comme étant un nouveau départ dans la carrière d'acteur de Rutger, en tout cas pour nous autres spectateurs français qui l'avons découvert en 1980 dans l'excellent thriller **Night Hawks** (Les faucons de la nuit) de Bruce Malmuth. Entrée toutefois sans grands heurts dans le système hollywoodien, bien qu'il y côtoie des stars telles Sylvester Stallone et Billy Dee Williams **(L'empire contre-attaque)**. Il y interprète un terroriste international plus ou moins psychopathe, modèle de froideur et plus ou moins précurseur des Colonel Rostov **(Invasion USA)** et autres poseurs de bombes de choc. Persis Khambatta interprète avec talent sa compagne, elle aussi fascinante dans le genre « beauté glaciale ». Rien à dire de plus sur ce modèle de pur thriller utilisant toutes les conventions du genre avec un talent certain : ambition des décors, multiplicité des caractères (on y repère Joe Spinell dans un coin), personnage de flic sympathique (Stallone dans un rôle inhabituel, sosie de Serpico), passages spectaculaires (la scène du téléphérique), affrontement final, une certaine dose d'humour et beaucoup d'action. Un bon film, quoi. Passons rapidement sur **Chanel Solitaire – Coco Chanel** de George Gaszender, dans lequel il interprète l'amant de Coco Chanel (M.F. Pisier) aux côtés de Timothy Dalton, Karen Black et Brigitte Fossey.

La chevelure de Rutger semble varier autant que ses rôles. Après s'être rasé le crâne dans **Soldier Of Orange**, il doit, un an plus tard, se décolorer les cheveux tous les jour pour le rôle-clé de sa carrière, celui du « répliquant » Batty dans le grandiose **Blade Runner** (1981) de Ridley Scott. Que dire de neuf sur ce film tellement controversé ? On ne va pas s'engager dans un éternel débat qui n'a pas fini d'agiter les langues. Ce qui est sûr, et quoique l'on pense du film, c'est que le rôle de Batty a laissé des traces indélébiles dans les mémoires : on aura rarement vu « méchant » plus fascinatoire, plus ambigü, plus impressionnant aussi ; il faut dire que le scénario lui offre une gamme impressionnante de morceaux de bravoure dans lesquels beaucoup d'autres auraient paru ridicules : l'ambiguité de ses rapports avec Sébastien, relevant presque de la domination sado-masochiste ; l'émotion lors de la mort de sa compagne ; la folie naissante à la rencontre de son « créateur » ; et surtout cet incroyable final grotesque (au sens premier :





mélange de ridicule et de tragique). Philip K. Dick s'avèra d'ailleurs fasciné par le physique d'Hauer, y voyant un des « surhommes » dont rêvaient Hitler et ses bouchers ; drôle de compliment... Il y a évidemment quelque chose de nietzschéen dans le personnage de Batty, mais identifier acteur et personnage, physique et volonté, est un peu primaire... Reste donc que le personnage de Batty est de ceux qu'on n'oublie pas. Avant que ne disparaissent ses cheveux blonds albinos, il commence le tournage d'une mini-série pour la chaîne de télévision ABC intitulée **Inside the 3rd Reich** dans laquelle il interprète Albert Speer. Inutile de dire que ses cheveux sont teints en noir pour ce rôle. Rutger Hauer a désormais ses entrées à Hollywood, et pas par la porte de service. Après **Blade Runner** l'attendait-on au tournant ? Pas vraiment, puisqu'on était trop occupé à suivre l'imperméable d'Harrison Ford pour s'occuper d'un Hollandais blond, fût-il de génie. On retrouve donc Rutger l'année suivante au générique de **Eureka** de Nicholas Roeg, où il incarne le personnage d'un jeune premier romantique. Détail amusant : pour ce rôle, la chevelure noire de Rutger, éclaircie, prend une couleur brun-roux, assurant la transition entre son TV film et **The Osterman Weekend** de Sam Peckinpah qu'il tourne la même année, et pour lequel il a pu retrouver sa couleur naturelle. Dans ce thiller du réalisateur de **La horde sauvage** il est cette fois-ci le bon, Tanner, un grand journaliste de la télévision américaine embarqué dans une affaire d'espionnage ; rôle intéressant mais tranché, où il manque sans doute la caractéristique principale des meilleurs personnages qu'il ait interprétés : l'ambiguité. En fait, Hauer est loin de mal jouer son rôle (il faut voir la sauvagerie qu'il déploie pour défendre sa peau), mais celui-ci aurait bien pu échoir à un acteur de moindre personnalité. Ce sous-emploi est d'autant plus étonnant que Peckinpah a souvent eu recours justement à des acteurs à forte personnalité (Warren Oates, Robert Duvall, par exemples)... Hauer mérite mieux que des personnages incolores ; il l'avait déjà prouvé et va le prouver encore de magistrale façon par la suite.

Et la suite, ce fut alors ce **A Breed Apart** de Ph. Mora, film hautement écologique, tendance un cran moins stupide que les tartes-à-la-crème genre **Le syndrome chinois.** Za que c'est gentil tout plein ; ça se passe dans une jolie forêt où on se bagarre pour les oeufs d'un rapace, dernière couvée de son espèce quasi-éteinte. Non, on a l'air de rigoler, mais c'est pas mal en fait ! (on en attendait d'ailleurs pas autant de Ph. Mora dont les **The Beast Within, The Return of Captain Invincible** et **Horror** ont involontairement déchaîné plus d'un zygomatique). Remarquez que là encore, on ne donne pas non plus dans la dentelle : entre autre, cette « race à part » du titre symbolise non seulement les rapaces éteints, mais aussi ces deux aventuriers durs à cuire, que ce sont des hommes, des vrais, comme on en fait plus... Et Hauer fait tout de même merveille dans ce rôle, somme toute classique, de solitaire meurtri et misanthrope ; Powers Boothe, lui, joue les durs à cuire comme il en a le secret. On retrouve aussi la sublime Kathleen Turner (voir précédent numéro) et Donald Pleasence. Vu la qualité de son casting, ce petit film quand même honorable (les qualités de ses défauts) devrait bien sortir un jour par chez nous, non ?

La même année, Rutger remporte haut la main le rôle principal pour **Ladyhawke** (Ladyhawke – La femme de la nuit) de Richard Donner, aux côtés de Michelle Pfeiffer. Encore un rôle différent de tous ceux qu'il a déjà interprétés... Et là, c'est **la** surprise complète. Impossible de ne pas être fasciné par le personnage d'Hauer, d'une noblesse invraisemblable : il EST un authentique chevalier, fascinant et pourtant nullement monolithique. Pour le jeune héros du film



A gauche et ci-dessus : Martin en rebelle et en mercenaire dans La Chair Et Le Sang.
Ci-dessous : le preux Etienne de Navarre dans Ladyhawke.



(interprèté par Matthew Broderick), il est une sorte de père mystique, celui qu'il n'a jamais connu ; le genre de personnage qui vous rend tout fier lorsqu'il vous sert la main... En même temps, un véritable foudre de guerre, un guerrier dont Hauer rend palpable l'aura de force intérieure mais aussi la souffrance qu'il doit endurer : il faut voir comment est interprèté son désarroi, simplement par un regard et une simple crispation des lèvres... Voir la très belle scène entre les deux amants qui ne peuvent se rejoindre, pour ressentir que



LadyHawke est plus qu'un « bon » film : un beau film ! (on l'a d'ailleurs mis en tête des parutions vidéo du mois). Donner donne un décor parfaitement approprié à cette légende médiévale : châteaux torturés, ciels lourds, forêts mystérieuses.... **LadyHawke** est une date dans l'histoire du film de chevalerie, un des plus lyrique jamais tournés, et probablement le plus fidèle aux contes du moyen-âge. Des valeurs pas très commerciales, puisque le film fut un échec commercial au USA. Manquait de grosses mitrailleuses, sans doute...

Et deux ans plus tard, on redécouvre Rutger, incarnant à nouveau un personnage moyenâgeux dans le sulfureux autant que sanguinaire, **Flesh and Blood** (La Chair et le Sang) de Paul Verhoeven. Le noble et preux Etienne de Navarre de **LadyHawke** troque son impeccable allure de chevalier contre celle, anarchiste et débraillée de Martin, un ex-sergent mercenaire sans foi ni loi car révolté, et qui va prendre en otage l'épouse du fils de celui qui l'a trahi. Meneur de bande, violeur, ripailleur et combattant aussi rusé que sans pitié, Rutger Hauer impose sa stature de guerrier hors-du-commun avec une force renversante, donnant là le meilleur de lui-même dans une composition conjuguant à merveille les facettes complémentaires de sa double personnalité ; on y retrouve la volonté farouche qui animait le « outlaw » de **Blade Runner,** ce même personnage à la fois fort et victime, puisque en butte à l'injustice et à un système opprimant. Le genre de rebelle pour qui on prend facilement parti. Martin /Rutger ou la séduction du hors-la-loi légitime ! On peut d'ailleurs rêver de voir un jour Rutger Hauer dans un rôle de pirate ou de corsaire... Alors, Hauer superstar ? Non, juste un acteur passionnant, apparemment l'objet d'un culte comme quelques autres à mi-chemin entre le second couteau et le statut de vedette (Powers Boothe, Brian Dennehy, Fred Ward, Nick Nolte,...). Mais il n'est plus un jeune gandin : pas question pour lui de choper la mégalo comme le premier Matt Dillon venu. Il a le temps de réfléchir. Ses fans l'attendent et ont confiance. Il a tout pour devenir le nouveau Charlton Heston, mais reste à savoir s'il le désire. En attendant, il se fout du dieu dollar et préfère les Alpes autrichiennes, là où on peut prendre le temps de voir venir. Qui oserait lui donner tort ? Il est libre. C'est pour çà qu'on l'aime. Et peut-être parce qu'on l'envie.

Thomas BAUDURET et Denis TREHIN.

Son nouveau film

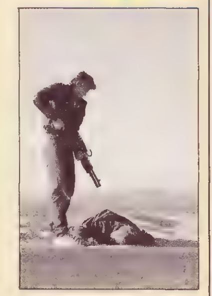
THE HITCHER

Lorsque Jim Halsey (C. Thomas Howell) embarque l'étrange auto-stoppeur (Rutger Hauer) qui se parle à lui-même, il se rend bien vite compte de son erreur. Alors qu'ils croisent une voiture garée sur le bas côté de la route, John Ryder (c'est le nom que se donne le « hitcher », diminutif de hitchhiker = auto-stoppeur) lui assure tranquillement que les passagers n'ont pas besoin d'aide. Ils sont déjà morts !

Dans cette réalisation de Robert Harmon (son premier long-métrage), sur un script de Eric Red (son premier scénario), nous voyageons nous aussi aux côtés de Jim Halsey, pour un long trajet entre Chicago et San Diego, ponctué par les surprenantes apparitions du « hitcher », présence maligne et souvent invisible surgissant de façon impromptue avant de laisser découvrir les sinistres tableaux de ses méfaits. Mais Jim Halsey va commencer à se poser des questions sur sa propre santé mentale... Car tous les meurtres sont arrangés de telle manière qu'il en apparaît être le seul suspect ! Alors, lorsqu'en plus d'un maniaque semblant doué du don d'ubiquité, la police se lance à vos trousses...

Avec ce dernier film, Rutger Hauer endosse à nouveau (après **Night Hawks** et **Blade Runner**) le rôle d'un personnage trouble et franchement menaçant, auto-stoppeur psychopathe semant la mort sur les highways du Texas. En acceptant un tel rôle de « vilain », il avoue avoir rompu sa décision de ne plus interpréter ce type de caractère, et ce, grâce à la beauté du script laissant une grande part à l'imagination du spectateur. Selon ses auteurs, **The Hitcher** joue la carte de la suggestion et c'est ce qui fait sa force.

On retrouve aux côtés de Howell et Hauer, Jennifer Jason Leigh (qui jouait avec Howell



dans **Grandview USA** et avec Hauer dans **Flesh and Blood**) dans le rôle de Nash, une serveuse qui va aider Jim lorsqu'il est traqué par la police. On vous reparlera bien sûr de **The Hitcher** dès qu'on l'aura vu (peut-être au Marché du Film à Cannes ?).



courrier des lecteurs

Après la lecture intégrale (si, si !) de cette nouvelle revue, je trouve que le but que s'est fixé l'équipe, et qu'expose J.-P. Putters dans l'éditorial, est tout à fait atteint. Les dossiers que nous offre *Impact* sont clairs, complets et on y retrouve, en les lisant, le style *Mad Movies 1(on se demande pourquoi !)*. De plus, les entretiens sont intéressants (B. Lahaie, J.P. Rivière) Voici par ailleurs quelques remarques qui pourraient vous être utiles :
– Il serait intéressant de connaître les dates de sortie des films dont vous parlez, si, bien sûr, elles sont fixées.
– Un courrier des lecteurs serait le bienvenu, mais il ne devra pas être publié au détriment d'autres articles.
– Personnellement, je trouve que la rubrique B.D. (même si ces dernières relèvent du fantastique) ne trouve pas sa place dans un journal sur le cinéma, sauf si elles ont un rapport avec celui-ci.
Donc *Impact* se présente comme un complément ESSENTIEL de *Mad Movies*, que tous les inconditionnels de cinéma qui bouge doivent se procurer à tout prix. Vivement le n° 2.

Jean-Marie Botto, Cannes-La Bocca

Dehors, il pleut... faudrait penser quand même à faire un peu sourire cette journée...idée... un anorak. Un parapluie et je pars affronter la tourmente... Direction le concessionnaire *Impact* le plus proche. Vite payé, vite ramené à la maison. Je l'ouvre doucement et dès la deuxième page, je retrouve l'édito tant chéri dans *Mad Movies*, dans lequel l'heureux rédacteur (n'oublions pas qu'il s'agit de son deuxième enfant) nous invite à aider toute sa clique à faire progresser le nouveau-né. Je vous livre donc ici quelques remarques dont vous ferez ce que vous voudrez. Le nom de baptême est beau, le logo évocateur, par contre, l'apparence externe est encore un peu fripée (mais dans quelle poubelle avez-vous trouvé une photo de Stallone aussi peu digne de figurer en couverture ?). Et puis, une remarque importante : vous publiez deux revues qui, toutes deux, sont bimestrielles. Pourquoi ne pas en faire alterner la parution plutôt que de les faire suivre ?
Je vous avouerai franchement que je déteste les feuilles blanches, leur préférant les fonds colorés qui, au-delà du fait de palier l'austérité, permettent à celui qui sait en user habilement, de recréer l'atmosphère du film dont il traite. En cela, je voudrais saluer le très bon choix du rouge pour **Commando** (film d'action) et du noir pour **Haut Les Flingues** (série noire). Par contre, comment ne pas éclater devant le jaune pisseux qui sert de toile de fond pour **Rocky**?
Puisqu'on en est à **Rocky**, permettez-moi d'exprimer ma déception devant votre étude, non qu'elle soit mauvaise, mais elle ne représente en rien ce que j'étais en droit d'attendre. J'espérais qu'elle serait à l'image des films. Quelque chose d'haletant, qui nous apporterait des informations sur l'histoire de la création d'un mythe moderne, qu'il rapporterait l'effet qu'a eu cette saga sur les spectateurs, sur la vie de Stallone. Eh bien non, juste une suite de critiques personnelles (souvent pertinentes). Même chose pour le choix des photos : toujours des plans de Stallone, rien sur Talia Shire, Burgess Meredith, les adversaires de Rocky, etc.
Superbe choix pour le premier portrait de ce que j'espère être une très longue série, la magnifique, la sublime Kathleen Turner, mais aussi une déception. Il est tout à fait intéressant d'évoquer la carrière et l'évolution du personnage à travers ses rôles, mais pourquoi ne pas compléter ces portraits par une interview de l'intéressé ?
Attendez, je n'ai pas encore fini. Parlons un peu de la rubrique vidéo. Vous avez coupé celle-ci en deux : le carton du mois et le reste. Pauvre carton du mois qui ne se distingue en rien du reste (je sais pas moi, inscrivez votre article dans une cible avec la pochette de la cassette en son centre).
Allez, j'ai été assez méchant aujourd'hui et je dois avouer que j'ai trouvé votre n° 1 tout à fait honnête, mes remarques n'ayant pour but que de le rendre encore plus parfait.
En espérant un jour participer à votre festival du super 8 au moins en tant que spectateur. So long, and good luck boys.

Luc Brunschwig, Belfort

Nous avons bien conscience des travers de ce premier numéro. Aidés de cette nouvelle expérience et de vos nombreux avis souvent judicieux, nous avons l'impression de vous offrir un n° 2 plus élaboré. A vous la parole...

« Fantastique », le petit frère de *Mad Movies* et... esthétique aussi ! Enfin une revue qui se penche sur les séries B que les autres magazines ont tendance à ignorer ou à mépriser. (euh... PREMIÈRE ?... mais je n'osais pas le dire). Au fait, êtes-vous ouverts aux idées de vos lecteurs ? Oui ? Dans ce cas, voici ma contribution : puisque vous avez l'intention d'établir la filmo de Richard Lynch (le grand brûlé) pourquoi ne pas, par la même occasion, faire de même avec tous les autres « méchants » de la dernière décennie, photo du gars plus sa filmo ; exemple Rutger Hauer, Michael Cavanaugh (**L'Inspecteur ne Renonce Jamais**, **L'Exécuteur de Hong Kong**), Georges Eastman, Henri Silva, Donald Pleasence, Andy Robinson (**L'Inspecteur Harry**), John Vernon, etc.
Et même chose pour les héros : Chuck Norris, Robert Ginty, Ken Wahl, etc. Je vous laisse réfléchir à ma proposition et... continuez sur votre lancée. Salut.

William Desprin, Paris

Comme par hasard, nous commençons par le premier de ta liste. Continuons le combat, nous en viendrons bien à bout.

Un petit mot en passant pour fêter la naissance du divin *Impact* (résonner mitraillettes, sonnez bazookas !). Quelques observations vite faites : plus de pages ! Une orientation plus « bis » (Hong Kong, Santo, Italie : western et horreur, etc.). Une rubrique « nanard » (cf. **Attack Of The Fifty Foot Woman** – là je délire, ça n'intéresse que moi !). De vieux films déterrés (voire décryptés ?). La rubrique « Ciné-cibles » n'est-elle pas un peu trop courte ? N'oubliez pas la science-fiction et le fantastique (*Impact* plus cercueils = *Impact* de bière !). Tout ceci n'étant que de très humbles suggestions, ô chef vénéré (formule que je rendrai à Jean-Marc Toussaint après usage, juré !).
Ceci dit, même actuellement, *Impact* est, ce me semble, un journal de bon aloi. Mais il se fait tard, je pars donc à la recherche de l'intelligence de **Rambo 2**, depuis longtemps *portée disparue*, avec pour seule arme mon fidèle stylo-lance-missile atomique et lave-vaisselle incorporée.

Éric « Mad » Charbonnel, Saint-Ouen

C'est pas mal fait pour un premier numéro : des articles courts, de bonnes photos. *Impact* se présente effectivement comme un complément de *Mad Movies*. Peut-être que de numéro en numéro, il faudra qu'il se détache de *Mad Movies* pour acquérir sa propre personnalité. Le prix est peut-être un peu excessif par rapport au nombre de pages. Il serait bon d'ajouter une rubrique « films-culte » où vous traiteriez des séries B américaines à petit budget. Créez une rubrique « Zone Z » comme l'avait fait *Starfix* au temps de sa splendeur. Ah, encore une chose, évitez les dossiers : c'est ennuyeux et ça prend beaucoup de pages, et en plus Tonton Mad en fait déjà pas mal. Sinon, c'est bien. Bonne chance.
Ah, je viens d'apprendre le résultat du palmarès d'Avoriaz. C'est affreux, nul et... vivement un bon jury (ça fait deux ans que ça dure !).

Stéphane Sinde, Mont-de-Marsan

Après le n° 39 de *Mad Movies*, terrible le reportage sur **Re-Animator**, époustouflant (j'espère qu'il ne sera pas censuré), donc je me précipite chez le libraire, deuxio, j'achète *Impact* (J.-P. P. avait raison : c'est vrai que les libraires s'accrochent au bouquin tant qu'on n'a pas refilé nos vingt francs !). Tertio, je m'installe chez moi et je lis. Je suis tombé raide, les yeux exorbités, c'est extra sublime, **Rocky**, **Commando**, Avoriaz, tout pour faire le scoop, vous êtes des as du ciné. Si vous continuez comme cela, vous allez encore faire un malheur. j'en reviens pas. A quand le n° 2 ?
Pendant que j'y suis, je recherche tout sur Cure et Z Z top, sauf musique. S'adresser à **J.-C. Fossé, Masneuf-Coux, 07000 Privas.**
P.S. : J'espère que vous publierez ma lettre, soyez sympas, j'ai parié vingt sacs qu'elle le serait.

J'ai un plan d'enfer pour toi : la prochaine fois, parie carrément 1 000 F ! (on s'arrangera, pas de problème...). J.-P. P.

Justement, le voilà, petit veinard ! A part cela, dis donc, t'es gonflé : Stallone ne tiendra pas le choc ? (holà !). 460 000 entrées pour sa première semaine avec **Rocky 4**, *ben qu'est-ce qu'il te faut, alors ? J.-P. P.*

L'année 1986 commence bien. Une nouvelle revue est arrivée. Celle qui manquait, que certains avaient tenté d'imaginer avant (*Starfix*, qui depuis, plonge...). *Impact* est né, le bimestriel du cinéma d'aventures, policier et louchant vers le fantastique en complément de son grand frère *Mad Movies*.
Le premier numéro est à la mesure de ce que l'on pouvait attendre d'un tel départ : **Rocky 4**, **Commando**, **Haut Les Flingues**, etc., et Avoriaz 86.
Ah, Avoriaz, magnifique cette année. Une sélection portée sur l'épouvante (même humoristique) et l'horreur. Et malgré tout, un grand prix à **Dream Lover** qui, comparé à d'autres... ne le méritait pas ! Les autres (selon moi) susceptibles d'être récompensés étaient **Nomads** (rien !), **House** (prix de la critique, quand même) et surtout **Link** (prix du jury) qui, avec son originalité, son angoisse et son superbe décor, devait avoir le grand prix. Les autres films n'étaient pas tous d'égale qualité mais on comprend qu'ils n'aient rien eu (sauf **Enemy Mine**) : Fright Night très bon mais commercial, **Nightmare On Elm Street 2** (c'est très bien mais c'est une suite !), **Silver Bullet** (toujours le loup-garou !) mais ce qui manque, c'est l'originalité ! Les autres en ont (sauf **Dream Lover**, justement : on va connaître les rêves par cœur, le film distille un bon suspense mais cela rattrape **Dreamscape** et **Les Griffes de la Nuit**). Enfin, **Re-Animator** se console avec Sitges, entre autres ! et tant mieux.



Je suis très heureux de la parution d'*Impact*. Ça manquait vraiment, une telle revue qui nous parle des **Rambo, Rocky, Commando**, de Chuck Norris, etc.
Voici ce que j'ai trouvé de mieux dans votre premier numéro : les photos de **Rocky**, l'article sur **Commando** dont le ton m'a rappelé les beaux jours de *Starfix* du temps de la Starforce, l'article sur **Day Of The Dead** (les photos sont géniales aussi), l'article sur **Nightmare On Elm Street 2**, encore que je trouve celui-ci plus à sa place dans *Mad Movies*.
Ce que je regrette : pas de courrier des lecteurs, la vidéo : très bien, mais pourquoi parler du porno ? Ca ne nous intéresse pas et il y a des revues X... pour ça. Sinon, Chuck Norris aurait dû être en couverture, ou alors Arnold dans **Commando**, Stallone ne tiendra pas le choc (Norris, ah, ah, ah !). J'aimerais également que la revue ne ressemble pas tant à *Mad Movies* et qu'on y trouve plus d'aventure.
A part cela, vive le n° 2.

Xavier Pedretti, Boulogne-Billancourt

Bon, maintenant que je me suis libéré, pour Avoriaz, de mes idées, revenons à *Impact*. Pour l'instant, il est très bien sauf l'idée des portfolios, qu'est-ce que c'est que cela ? Ce qui manque, c'est plutôt des affichettes ! Sinon, les articles doivent traiter des films qui ne rentre pas dans le Fantastique, mais dans un genre qui y touche un tout petit peu. Sont donc à exclure les films français (il n'y a pas de fantastique chez eux, la preuve : ils passent tôt ou tard à la TV). Voyez où en est *Starfix* à cause de Zulawski (je ne lis plus *Starfix* que chez mon libraire). Ainsi, pour le n° 2, j'espère voir dans *Impact* un dossier sur **Death Wish** et Bronson (sans lui pas d'Eastwood, de Stallone et Schwarzenegger comme on les connaît aujourd'hui) et ce qui sera susceptible d'appartenir au genre que nous fait découvrir *Impact* : l'action !
Bonne chance et bonne continuation.

Stéphane Thiellement, Embrun

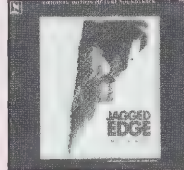
Écrivez-nous à *Impact*, 4, rue Mansart, 75009 Paris, pour que la revue devienne ce que vous en attendez.

MUSIQUES DE FILMS

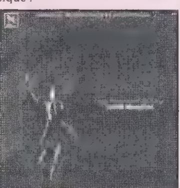
● KING SOLOMON'S MINES /Jerry Goldsmith (Milan A 259)
A défaut de nous surprendre par son originalité, la partition de Goldsmith pour le navet de J. L. Thompson fait figure en comparaison de somptueux écrin. On y retrouve son style caractéristique, se pliant ici toutefois à quelques formules d'écritures évidemment proches des compositions de John Williams pour les deux Indiana Jones (démarquage cinématographique oblige). Aux envolées orchestrales pleines de fougue traditionnellement de mise dans le genre, succèdent des phases plus sereines, chargées d'un parfum d'exotisme des plus évocateurs, tandis que l'utilisation très fréquente des percussions nous rappelle par instants ce que Goldsmith composa pour **Planet of the Apes.** La musique de **King Solomon's Mines** ne fera sans doute pas date dans l'œuvre immense de ce compositeur prolifique, mais constitue un excellent patchwork des facettes les plus chaleureuses de son style.



● JAGGED EDGE/John Barry (Varèse Sarabande STV 81252 - import Pathé Marconi)
Notre petit préféré du mois viendra cette fois-ci de l'envoûtante suite en deux parties composée pour le film de Richard Marquand. Alternant tout au long de ses deux faces un bref thème d'une limpidité transparente avec de longues plages climatiques à base de synthétiseur, la musique de **Jagged Edge** se présente comme une lente plongée angoissante dans l'univers glauque du doute et de la paranoïa. Une impression tenace d'horreur latente s'en dégage même, et restitue parfaitement le suspense constamment maintenu dans le film. Alors, on se laisse engourdir non sans délectation par les effluves tragiques de cette narcose musicale. Une réussite de plus à mettre à l'actif du génial John Barry, à l'aise dans tous les genres musicaux quels qu'ils soient.



● YEAR OF THE DRAGON /David Mansfield (Varèse Sarabande STV 81266 - import Pathé Marconi)
La B.O. du film de Michaël Cimino nous permet d'en suivre les épisodes marquants, et ce, à partir d'un principe souvent utilisé dans les musiques de films mais rarement convaincant : la juxtaposition de musiques disparates mais de circonstances venant souligner l'impact de chaque scène. Ainsi peut-on entendre dans **Year of the Dragon** aussi bien de la musique traditionnelle asiatique (le saisissant « Main Title » écrit par Lucia Hwong), que de superbes compositions d'où se détache la guitare, le synthétiseur (« Tracy's Rape ») ou encore des morceaux plus symphoniques (« Tai Tries To Bride Stan »), sans que cela nuise un seul instant à l'homogénéité de l'ensemble. C'est que les thèmes sont terriblement séduisants dans leur style respectif (même les deux chansons qui clotûrent le disque) et qu'ils illustrent à merveille les moments forts du film. La preuve qu'en matière de musique de film, la cohabitation peut exister avec moins de problèmes qu'en société ou en politique !

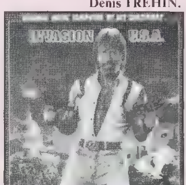


● INVASION USA/Jay Chattaway (Milan A 285)
Après les réussites que constituent les « soundtracks » de **Maniac** et **Silver Bullet** (voir dernier Mad Movies), Jay Chattaway s'impose de plus en plus comme un compositeur avec qui il va falloir compter. Pour **Invasion USA,** c'est un nouvel aspect de son talent qui nous est révélé. S'il est difficile de se montrer très enthousiaste à la vision du film de Joseph Zito et d'en apprécier sur le moment l'accompagnement musical, il n'en va pas de même à l'écoute attentive de l'enregistrement qui nous est proposé ici. Derrière la lourdeur et les explosions du spectacle se cachent en fait des compositions très réussies, souvent empreintes d'une martialité de circonstance (cuivres éclatants, prédominance des percussions) mais sans pour autant se déparer d'un lyrisme retenu qui en fait toute la séduction. Les « Main Title », « The Finale » et « End Credits » sont à eux seuls bien représentatifs de cette formulation. Quelques incursions impressionnantes dues aux synthétiseurs, art dans lequel Chattaway est un maître (**Maniac**), achèvent de nous convaincre.

Avant que de revenir en détails sur les disques qui suivent, dans les prochains numéros de Mad Movies et Impact, nous vous en signalons la parution chez vos disquaires préférés.
Ainsi de l'excellent SPIES LIKE US d'Elmer Bernstein, qui nous entraîne dans des paysages musicaux très variés ; du somptueux LEGEND de Jerry Goldsmith, du TRANSYLVANIA 6-5000 de Lee Holdridge (**The Beastmaster, Splash**), du ENEMY MINE composé par Maurice Jarre. Sans oublier les compilations précieuses consacrées à Miklos Rozsa et Elmer Bernstein, qui nous permettent pour le premier (Varèse Sarabande Digital 704260) de redécouvrir, superbement enregistrées, des compositions écrites pour **Spellbound, Lydia, Time Out Of Mind, Because Of Him** et **The World, the Flesh and the Devil.** Et pour le second (Varèse Sarabande Digital 704280), les enregistrements inédits effectués pour **The Comancheros** et **True Grit** (tous deux avec John Wayne). Tous ces albums précités étant importés par Pathé Marconi.
Chez Milan viennent de paraître le RUNAWAY TRAIN de Trevor Jones (**Excalibur, The Dark Crystal**), LES CESARS DES MEILLEURES MUSIQUES DE FILMS 3e Edition et THE BERLIN AFFAIR composé par Pino Donnagio.

Signalons enfin, qu'ayant contacté les autres maisons d'éditions discographiques, nous serons en mesure de couvrir désormais toute l'actualité dans les genres qui nous intéressent.

Denis TREHIN.



CINÉ-CIBLES

ROCKY IV

Le choc de ce quatrième combat c'est, bien entendu et vous l'aviez deviné, l'illustration d'un antagonisme datant de la guerre froide et dont nous saluons depuis peu le triste retour. A travers la présentation outrancière de la troïca sportive soviétique quasiment militarisée face à cet américanisme de pacotille présenté au début du premier match, passe toute l'imcompréhension de deux blocs indissolubles. La caricature fonctionne d'autant mieux qu'elle se veut filmée au ras des pâquerettes.

Car Stallone n'y va pas par quatre chemins pour nous montrer que les autres c'est l'enfer. On pense parfois à ces films de Hong Kong dont la simplicité charmante n'a d'égale que ses revanches sanglantes. Présenter l'adversaire comme une véritable bête sadique fait monter la charge émotionnelle qui ne trouvera dès lors son accomplissement qu'à travers la victoire du juste, sous les bravos de la foule et toutes tendances confondues. Des trucs à vous faire regretter la « bof génération » !



C'est grand, c'est fort, c'est généreux et l'on a presque envie de se lever pour applaudir lorsque le grand blond (avez-vous remarqué ces analogies aux canons du nazismes ?) touche enfin le sol. Pourtant, à l'issue du combat flotte cette sinistre impression de s'être laissé jouer. En effet, jamais le sport n'a été aussi bien montré comme cette gigantesque machine à haine ou comme idéal transfuge du nationalisme bêtifiant (y'en a marre de l'intox yankee, tout comme de l'obscurantisme soviet). Le brillant discours final a beau nous infliger son moralisme démagogique, la pénible impression subsiste même si le politburo au grand complet gobe le bon message messianique (émotion suprême).

Alors on marche ou on ne marche pas, après tout il en restera toujours un beau spectacle. On tente de se dire qu'il s'agit d'une bande dessinée où le méchant n'est jamais trop caricatural ; voir ce qu'avait fait Hergé avec son virulent « Tintin au pays des soviets ». Mais il reste tout de même un tenace sentiment de gène.

Bien primaire pour toucher son public populaire, le film de Stallone dérange surtout parce qu'il joue sur nos pulsions agressives, émotionnelles ou encore xenophobes. Se méfier donc. Il n'est pas interdit de se défouler et Stallone a le droit de dire ce qu'il veut. A nous de savoir ce qu'il nous montre et d'en prendre le strict nécessaire pour un maximum de plaisir.

Jean-Pierre PUTTERS

Sc. & réal. : Sylvester Stallone. Prod. : Irwin Winkler & Robert Chartoff. Prod. exéc. : James D. Brubaker & Arthur Chobanian. Phot. : Bill Butler, A.S.C. Déc. : Bill Kenney. Mont. : Don Zimmerman & John W. Wheeler. Cost. : Tom Bronson. Mus. : Vince di Cola. Int. : Sylvester Stallone (Rocky Balboa), Talia Shire Adrian), Burt Young (Pauline), Carl Weathers (Apollo Creed), Brigitte Nielsen (Ludmilla), Tony Burton (Duke), Michael Pataki Nicoli Koloff), Dolph Lundgran (Drago). Dist. : CIC.

A DOUBLE TRANCHANT

Se taper son avocate reste encore le moyen le plus habile de gagner son procès. C'est vrai, ça les motive un maximum et fini les problèmes d'heures supplémentaires. C'est ce qu'aurait pu se dire Jack Forrester, s'il ne représentait pas ici le franc et pur héros comme seule l'Amérique sait encore nous en donner. Dans ce regard clair,sur ce visage transparent et chaleureux, à la Harrison Ford mâtiné de Kurt Russel, passe toute la limpidité de l'esprit innocent et de la conscience sereine.

Et pourtant Jack Forrester (Jeff Bridges) est accusé d'un meurtre. Celui de sa femme, à laquelle on prêtait justement des projets de divorce. Si vous ajoutez à cela qu'il hérite d'un bon paquet, lui qui ne possédait rien en son nom propre et qu'on sait qu'il a sans doute possédé l'arme du crime, un couteau de chasse « à double tranchant », on se dit qu'après tout il ferait un coupable possible. La police partage d'autant cet avis que l'enquête est menée par l'équipe du District Attorney, un de ses adversaires politiques. Ne voilà t-il pas une raison supplémentaire de risquer sa tête en se retrouvant au ban des accusés ?

A double tranchant renoue avec cette veine heureuse des films de procès à rebondissements. Souvenons-nous de l'**Invraisemblable vérité**, **Autopsie d'un meurtre** ou encore **Verdict.** Il s'agit toujours de faire vibrer le spectateur comme s'il se retrouvait lui-même juré dans la salle d'audience. Des faits, nous ne connaissons que ceux présentés par les dossiers des parties adverses et si par hasard nous assistons à une séquence intimiste ou une illustration visuelle qui pourraient nous dévoiler quelques secrets, on s'aperçoit en définitive que celles-ci n'étaient destinées qu'à nous induire en erreur : la dispersion émouvante des cendres de la victime, ou encore la description de la découverte du corps par le héros. A cet égard il serait passionnant de revoir le film pour se convaincre combien nous sommes manipulés en tant que spectateur et comment on s'arrange pour nous orienter vers de fausses pistes.

Alors les dés sont jetés et ils tournent jusqu'à la conclusion : coupable, non coupable, coupable, non coupable ; on attend qu'ils s'immobilisent pour découvrir la solution et le suspense s'intensifiant nous permet de passer gentiment ces quelques 110 minutes (ah oui quand même...). Ne visant pas très haut **A double tranchant** ne frappe pas trop fort mais on passe tout de même un bon moment.

Jean-Pierre PUTTERS

Réalisateur : Richard Marquand. Scénario : Joe Eszterhas. Photo : Matthew F. Leonetti Producteur : Martin Ransohoff. Columbia-Delphi IV. Interprètes : Jeff Bridges (Jack Forrester), Glenn Close (Teddy Barnes), Peter Coyotte (Thomas Krasny), Robbert Loggia (Sam Ransom), John Dehner (le juge Carrigan), Leigh Taylor-Young (Virginia Howell), James Karen (Andrew Hardesty), William Allen Young (Greg Arnold). U.S.A. 1985.110 minutes. Dolby stéréo. Dist. : Warner Columbia.



LES LONGS MANTEAUX

Avec **Rue barbare**, Gilles Béhat était apparu comme un cinéaste en qui nous pouvions placer les plus gros espoirs. Espoirs enfin concrétisés d'un cinéma français populaire à l'emporte-pièce, plein de hargne et traitant originalement de thèmes hérités du western. L'équivalent national (ceci n'a rien de péjoratif) d'un G. Miller ou d'un Walter Hill. Réussite notable donc, et d'autant plus exceptionnelle que d'autres se sont depuis lamentablement plantés (voir le ridicule **Diesel**) dans ce même créneau d'un cinéma violent dans lequel un homme seul et rebelle doit affronter l'ordre nouveau d'une milice totalitaire ou d'un groupe de « warriors » organisés. Gilles Béhat nous déçut ensuite avec **Urgence**. Scénario un peu tape-à-l'œil récupérant ces fléaux d'actualité que sont le racisme et le terrorisme, et rappelant ainsi la démarche un tantinet raccoleuse de certains produits signés Y. Boisset ; de plus, la réalisation n'avait pas la « pêche » de **Rue Barbare.**

Avec **Les longs manteaux**, nous sommes rassurés. On retrouve (outre Bernard Giraudeau dans un rôle similaire, ici en géologue-aventurier solitaire et alcoolo) l'unité de lieux et d'action qui semblent bien convenir aux mises en scène de Béhat. A part les développements nécessaires à une action parallèle convergeant inéluctablement (l'arrivée du convoi attendu par les longs manteaux) vers l'endroit où va se dérouler l'affrontement, on ne quitte pas cette petite bourgade de Willazon et ses alentours. Pas d'éparpillements et de ruptures de rythme comme dans **Urgence**, donc, mais au contraire une progression constante, concrétisée par l'approche de ce train renfermant le poète Juan Mendez, personnalité que veulent exécuter les autorités fascistes avant qu'il ne rentre dans son pays. Et en l'attendant, l'écran est occupé par une angoissante partie de cache-cache entre Murat/Giraudeau et les envahisseurs de Villazon, en état de siège. Il est facile de s'identifier à Murat, chercheur misanthrope et pacifiste, fort bien interprété par Giraudeau, et qui prend les armes pour défendre la bonne cause. **Les longs manteaux** fonctionne donc sans problème (et sans prétention, contrairement à **Urgence**) dans sa tentative aboutie de transposer l'univers du western dans un cadre contemporain et les constantes du genre ne manquent d'ailleurs pas. Il y a déjà le site grandiose et sauvage de l'Argentine, la petite ville et ses habitants terrorisés par les outlaws (ici les représentants d'une loi dictatoriale), le héros justicier malgré lui et sa belle compagne de fortune (la magnifique Claudia Ohana) qui l'a entraîné dans tout ce pétrin ; et les salopards de mercenaires menés par un colonel facho et vêtus de caches-poussière que n'auraient pas dénigrés les « gunfighters » de Sergio Leone. Sans oublier une musique fort accrocheuse évoquant elle aussi celle des meilleurs spaghetti-westerns.
On devine où Béhat a dû user ses pantalons de cinéphile et il est bon de retrouver assimilés d'intelligente façons tant de caractéristiques d'un genre authentiquement populaire mais qui a déserté nos écrans depuis longtemps déjà.

Denis TRÉHIN

Réal. : Gilles Béhat. Sc. et adapt. : Jean-Louis Leconte et G. Béhat, d'après le roman de G.-J. Arnaud. Dial. : J.-L. Leconte. Ph. : Ricardo Aronovich. Mus. : Jean-François Leon. Int. : Bernard Giraudeau, Claudia Ohana, Robert Charlebois, Federico Luppi, Lito Cruz, Ricardo Darin. Prod. : Adolphe Viezzi. Prod. exéc. : Alain Queffelean. Dist. : Fechner-Gaumont.

ALLAN QUATERMAIN ET LES MINES DU ROI SALOMON

Il eût été étonnant que la Cannon ne participe pas, elle aussi, dans le flot de ses diverses productions, à cette flambée de « remakes » en tous genres qui sévit actuellement, dénotant au passage un tarissement certain de l'imagination des scénaristes. Et le cinéma d'aventures est majoritairement concerné par ces nouvelles adaptations de classiques littéraires ou cinématographiques (voir le remake attendu du **Invaders from Mars** de W.C. Menzies qu'a tourné Tobe Hooper). Ainsi, Golan et Globus (les deux enzymes gloutons du cinéma) ont racheté les droits de la nouvelle fameuse de H. Rider Haggard publiée en 1885, et en avant donc pour la mouture des années quatre-vingts de **King Solomon's Mines**, dont les précédentes transpositions à l'écran furent réalisées successivement en 1918 par le couple Lucoque, en 1937 par Robert Stevenson, en 1950 par Andrew Marton et Compton Bennett, en 1959 par Kurt Neumann, et en 1978 par Alvin Rakoff.
Il faut dire que cette nouvelle adaptation arrive à point nommé dans une conjoncture de programmation d'où sont, pour l'heure, absents des écrans les grands aventuriers parcourant des régions exotiques et dangereuses. Avant que le prochain I. Jones ne nous soit offert, il y a encore à attendre un sacré laps de temps, alors ce personnage d'Allan Quatermain, avec son grand chapeau, sa dégaine d'explorateur intrépide et son fusil à éléphant pourrait peut-être suppléer à cette absence prolongée du n° 1 de nos aventuriers chéris. Le film de Jack Lee Thompson ne fera malheureusement pas illusion plus de cinq minutes à nos yeux. Du début à la fin, tout, mais alors absolument tout, rappelle les exploits d'Indie, à tel point, qu'hormis son thème central redevable originellement à H. Rider Haggard (et envers qui Spielberg et I. Jones ont, il est vrai, également une dette), on peut parler d'un pillage systématique de ce qui a fait le succès des aventures du héros personnifié par H. Ford. Mais Richard Chamberlain n'est pas H. Ford (il n'en a pas la classe et la véracité du caractère), Sharon Stone, sa jolie compagne proprette mais insignifiante ne peut prétendre égaler la fougue et la personnalité de Karen Allen. On retrouve en tout cas un marché identique (ou si semblable !) à celui que traversent I. Jones et ses compagnons dans **Les aventuriers de l'Arche perdue**, la course poursuite similaire qui s'engage dans les ruelles ; puis le terrain d'aviation allemand ; puis le temple rempli de pièges, dont une pièce au plafond hérissé de pointes (!) (**I. Jones et le temple maudit**). Bref, ces ressemblances apparaissent à nos yeux comme un démarquage par trop grossier des deux films de Spielberg. Les méchants du film, quant à eux, sont si caricaturaux, que ce n'en est même plus drôle. Il y a l'arrogant colonel Bockner interprété par Herbert Lom, un Turc tortionnaire joué par John Rhys-Davies, et le bon noir de service, un peu simple et qui est là pour encaisser les coups. On croit cauchemarder... **King Solomon's Mines** peut d'ailleurs se targuer d'être le film de loin le plus xénophobe à avoir vu le jour depuis au moins vingt ans (le sinistre **Baby** de B.W.L. Norton n'était pas mal non plus dans le genre, il faut dire...). On pourrait bien sûr prendre cela pour du second degré, de la bande dessinée rigolarde, si tout cela ne nous était pas asséné avec un évident manque d'humour. Mais bon, admettons. Reste peut-être alors un spectacle au moins distrayant. Et bien, non. A part les extérieurs africains pour cinéphile en mal de tourisme, **King Solomon's Mines** n'en donne pas pour son argent. Les cascades sont approximatives, les combats en avion sont à hurler de ridicule, se caractérisant par des transparences hideuses ; les raccords sont fantaisistes (ainsi la marmite où sont en train de cuire Quatermain et sa compagne, change de formes et de dimensions au cours de la séquence) ; les péripéties interminables et interchangeables ; et le tout, franchement assourdissant. Bref, **King Solomon's Mines** est un sacré gâchis. A la base, une production opportuniste en diable, bénéficiant de moyens mal utilisés (même la découverte de la mine aux trésors innombrables est décevante) et de la notoriété d'une œuvre célèbre, mais qui ne dupera personne.

Denis TRÉHIN

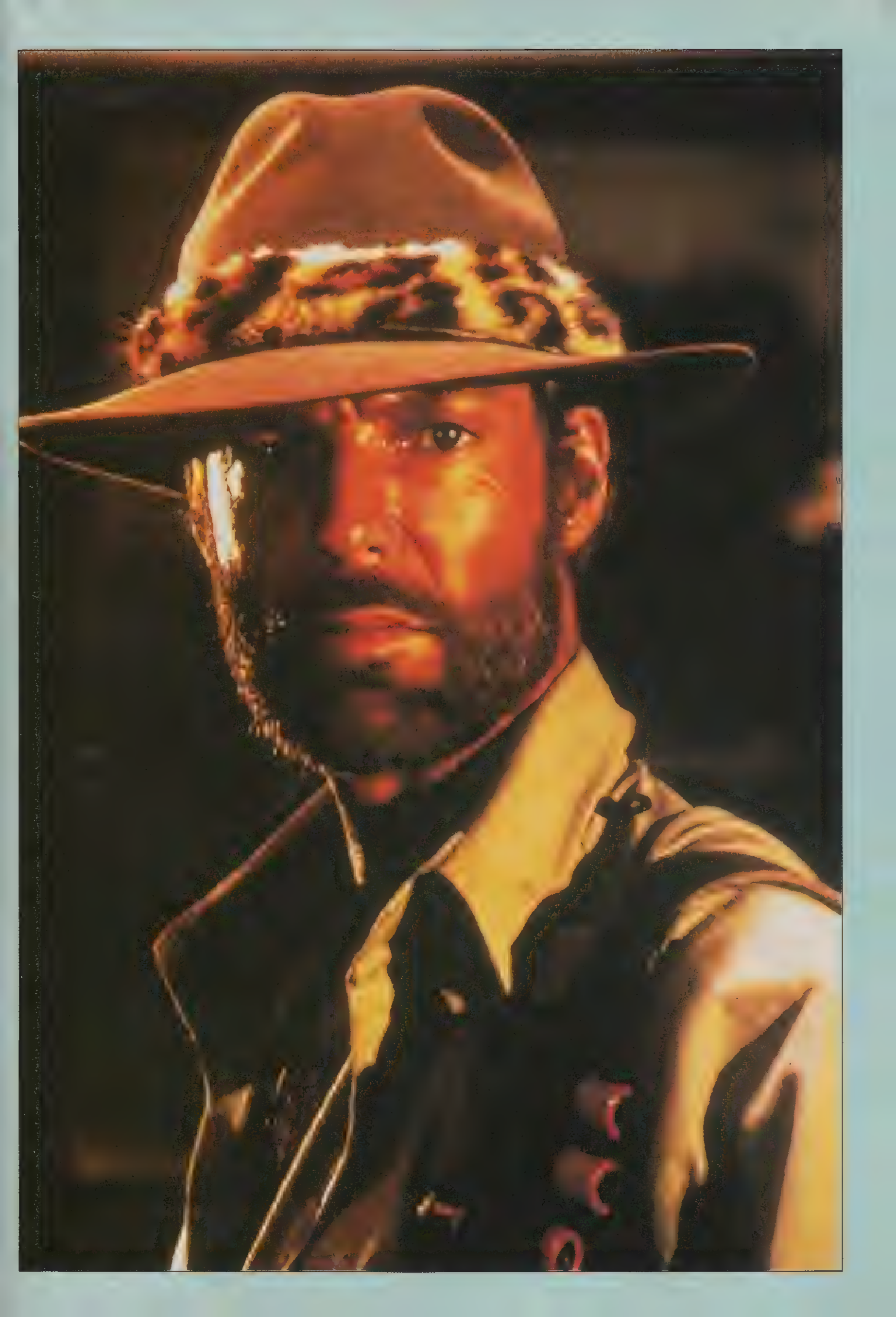
*Titre original : **King Solomon's Mines.** USA. 1985. Réal. : J. Lee Thompson. Prod. : Golan et Globus. Sc. : Gene Quintano et James R. Silke, d'après le best-seller de H. Rider Haggard. Ph. : Alex Phillips. Dir. art. : Luciano Spadoni. Mont. : John Shirley. Mus. : Jerry Goldsmith. Int. : Richard Chamberlain (Quatermain), Sharon Stone (Jessie), Herbert Lom (colonel Bockner), John Rhys-Davies (Dogati), Ken Gampu (Umbopo), June Buthelezi (Gagoola), Sam Williams (Scragga). Durée : 100 mn. Dist. : UGC/Cannon.*

Ci-dessous : Sharon Stone et Richard Chamberlain.



AMERICAN WARRIOR

Décidément, le Ninja est à la mode ces temps-ci... L'uniforme noir et la mystique de l'assassinat ont, il faut le dire, tout pour donner quelque chose d'éminemment photogénique. On a déjà eu **L'implacable Ninja** de Menahem Golan et ses suites : **Ultime violence**/**Revenge of the Ninja** et **Ninja 3**, toutes deux dirigées par Sam Firstenberg. Sans oublier le méconnu **A armes égales** (The Challenge) de John Frankenheimer et **Mission Ninja**, nullisime navet nordique. Même la littérature s'y est mise avec les très bons thrillers d'Eric Van Lustbader (« Le Ninja », « La Mileo », « Cœur Noir ») qui ont moins l'avantage de l'exactitude historique ; et même le rock US avec l'album « Club Ninja » du Blue Oyster Cult (co-écrit par Van Lustbader himself). L'intox ! Côté cinoche, doivent suivre **Sword of Heaven** de Byron Meyers (déjà sorti en vidéo chez Empire sous le titre **Le Glaive de la Vengeance**), **Mission Ninja part two,** de Mats Helge, **Pray for Death** de Gordon Hessler, **Nine Deaths of the Ninja** d'Emmet Alston, et évidemment un ou deux Chuck Norris.
Firstenberg, lui, a sur ses concurrents l'avantage de la spécialisation, puisque c'est le troisième ninja-movie à son actif, avec un budget



conséquent, mais sans vraiment chambouler sa thématique. **Ninja 3** récupérait la vogue des histoires de hantise d'une façon assez rigolarde (l'héroïne de **Flashdance** avec un poltergeist dans le réfrigérateur) ; ici, on passe au mixer tous les clichés qu marchent au box-office : relents nationalistes (l'affiche sur fond d'Union Jack), trafic d'armes, ninja félon, éléments ramboesques (le héros seul contre tous), copain noir du héros, humour laborieux, meurtre du père par le « méchant », kidnapping de la fiancée du héros, attaque finale de la forteresse, grosses mitrailleuses, cascades en hélicoptère... Manque le militarisme béat – encore que ça se discute, mais bref, on va pas y passer la nuit... On l'a compris, cette pelloche s'adresse essentiellement à ceux à qui **Terminator** ou **Rambo 2** ont causé une intense fatigue intellectuelle... Le cinéphile passera le temps en dépistant les emprunts directs aux **Aventuriers de l'Arche perdue**, appréciera la très belle photographie nocturne et un ou deux jolis combats. Pour l'interprétation, on a droit à quelques gueules bien typées : Michael Dudikoff, déjà vu dans **Retour vers l'enfer** et **Tron** ; Judie Aronson (**Vendredi 13 PtV, Une créature de rêve**) ; et Tadashi Yamashita, qui a figuré dans pas mal de films et séries TV ; un inconnu, le très bon acteur noir Steve James, sosie du grand Fred Williamson (**Vigilante**).
Pas grand chose à dire d. plus... On a déjà vu quelques centaines de films de cet acabit et on en verra encore quelques tonnes prochainement. D'ailleurs, vu le succès assez étonnant remporté au box-office par ce « guerrier américain », le filon n'est pas près d'être abandonné...

T. BAUDURET

*Titre original : **American Ninja**. USA. 1985. Réal. : Sam Firstenberg. Prod. : Golan et Globus. SC. : Paul De Mielche. Ph. : Hanania Baer. SPFX : Danilo Dominguez. Chor. arts martiaux : Mike Stone. Mont. : Andrew Horvitch. Mus. : Michael J. Duthie. Int. : M. Dudikoff, Guich Koock, Judie Aronson, Steve James, John Fujioka, Don Stewart, John La Motta, Tadashi Yamashita, Phil Brock. Durée : 90 mn. Dist. : UGC.*



Ci-dessus : Michaël Dudikoff déguisé en Ninja et en pleine action.

Notre favori :

LE BATEAU PHARE

La merveille de ces derniers mois, c'est bien ce dernier film de Jerzy Skolimowski, cinéaste imprévisible dont les œuvres peuvent tour à tour passionner ou ennuyer. Sa précédente réalisation, **Le succès à tout prix**, était à cet égard mortellement déroutante pour qui ne faisait pas l'effort d'y pénétrer. **The Lightship** est le premier film américain du réalisateur et aborde le thriller en huis clos (style **La maison des otages** de W. Wyler), avec cette particularité de se dérouler entièrement à bord d'un raffiot, un bateau-phare ancré au large des côtes de Virginie et que commande le capitaine Miller (Klaus Maria Brandauer). L'équipage est également constitué d'Alex (Michael Lyndon, le fils de Skolimowski) et de quatre autres marins que viennent bientôt rejoindre trois criminels en déroute dont leur chef, un certain docteur Caspary (Robert Duvall), et qui vont essayer d'imposer leur loi. Les rapports de force entre le trio des gangsters et l'équipage vont évidemment éclater en un affrontement meurtrier...
Les grands espaces marins ont toujours constitué une source de fascination pour les aventuriers de tout acabit, car c'est le territoire le plus approprié pour échapper momentanément au couperet de la justice terrestre. Mais c'est aussi un no man's land où l'on peut se perdre... Et ce qui captive d'abord dans **The Lightship**, c'est ce cadre inhabituel dans lequel a lieu la confrontation entre les personnages. Indiscutablement, et renouant ainsi avec les grands films « noirs », il s'agit d'un film d'atmosphère : l'isolement du reste du monde (faisant ressortir les sentiments et les passions), la carcasse aux grincements obsédants du bateau, les éléments extérieurs tels la pluie, le brouillard et le vent, participent à l'élaboration d'une ambiance particulièrement prenante se répercutant sur la tension qui anime les forces en présence. N'oublions pas la superbe musique de Stanley Myers (compositeur attitré de Skolimowski) qui amplifie ce climat brumeux et envoûtant.
The Lightship reposant sur une trame fort mince et hyper-classique, plus d'un réalisateur y aurait cassé sa caméra. Mais étonnamment, à partir d'un scénario aussi « bateau » (!), Skolimowski et ses acteurs parviennent à atteindre une incroyable densité dans leurs rapports intimes (le fils qui s'oppose à la lâcheté de son père) et antagonistes (Miller et son équipage contre la bande à Caspary) ; on ne louera jamais assez les performances « géantes » de Klaus Maria Brandauer (acteur de génie qui a le vent en poupe – re- ! – actuellement) et de l'irrésistible Robert Duvall qui campe un étonnant personnage de crapule distinguée et esthète, autant à l'aise dans le meurtre que dans la philosophie. **The Lightship** échappe d'ailleurs intelligemment à tout manichéisme simpliste qui aurait réduit la complexité des caractères et leur puissance de conviction. Aucun des personnages positifs du film n'est exempt de faiblesses ou lavé de tout soupçon, et c'est ce qui les rend profondément humains. Au contraire lorsque la violence éclate à bord de ce raffiot en perdition, l'humanité s'estompe et les ombres qui se glissent sur le pont se font fantômatiques, comme si elles appartenaient déjà à un autre monde... **The Lightship**, c'est aussi l'intelligence d'une mise en scène évitant toute esbrouffe, toute démonstration, épurant sa mise en forme pour n'en garder que l'essentiel, l'indispensable.
Le bateau-phare, qui nous fait les témoins d'une tragédie dans laquelle se dessinent les grands traits de l'humanité, échappe évidemment au strict format du polar classique, mais il en possède, outre la thématique, tout le punch nécessaire et la propension à nous faire « thriller » de bien agréable manière. C'est une œuvre précieuse à découvrir absolument.

Denis TRÉHIN





Les 3 photos : les protagonistes de LE BATEAU PHARE.



*Titre original : **The Lightship**. Usa. 1985. Réal. : J. Skolimowski. Sc. : William Mai et David Taylor, d'après le roman « Das Feuerschiff » de Siegfried Lenz. Ph. : Charly Steinberger. Mus. : Stanley Myers. Mont. : Barry Vince. Dir. art. : Holger Gross. Int. : Robert Duvall (Caspary), Klaus Maria Brandauer (le capitaine Miller), Tom Bower (Coop), Robert Costanzo (Stump), Badja Djola (Nate), William Forsythe (Gene), Arliss Howard (Eddie), Tim Phillips (Thorne), Michael Lyndon (Alex). Produit par : Mortiz Borman et Bill Benenson. Durée : 89 mm. Dist. : Gaumont.*

ON A VU AUSSI : REVOLUTION

Revolution n'a pas plu aux américains. Il a déplu à ceux qui n'apprécient pas une vision amère des fondements de l'Amérique. Il a déplu probablement à ceux qui ont craché sur **La porte du paradis** (Cimino) par patriotisme. Il est à craindre également qu'il ne plaira pas aux révolutionnaires de tout poil brandissant haut et fort leurs idéaux populistes. Car **Révolution** n'est pas le film de la Guerre d'Indépendance de 1776 mais l'histoire d'un homme simple, il ne sait ni lire ni écrire, balloté par des événements qui le dépassent et qui, à l'extrême rigueur,ne le concernent pas. Ceci explique l'utilisation constante d'une caméra portable et le regard crasseux et démystificateur jeté sur la guerre par Hugh Hudson. Dommage que certains personnages, celui de Kinski surtout, ne soient pas suffisamment développés et nuisent ainsi au culot du réalisateur.

Sylvain DESPRÉS

GB. 1985. Réal. : Hugh Hudson. Prod. : Irwin Winkler pour Warner Bros, Goldcrest et Viking. Int : Al Pacino, Nastassja Kinski, Donald Sutherland, Joan Plowright, Dave King, Steven Berkoff, John Wells, Annie Lennox, Sid Owen. Dir Phot. :Bernard Lutic. Mus. : John Corigliano. Sc. : Robert Dillon. Chef Mont. : Stuart Baird. Durée : 2 h. Dist. : Warner-Columbia.

NATTY GAN

L'histoire d'amour entre Jeremy Kagan et Walt Disney Prod. remonte à 1955. Jeremy a alors sept ans, il vient d'envoyer ses premiers dessins. 30 ans plus tard, Disney lui confie la réalisation d'une ballade poétique et bucolique dans le Nord-Ouest (Chicago-Seattle) américain de 1935. **Natty Gann,** ou Kerouak au pays de l'anthropomorphisme, embellie par contraste une nature symphonique, exalte la clandestinité d'une vie en marge. A l'inverse, le Chicago de la misère et des conflits sociaux, l'Amérique des communautés pouilleuses, des bandes fascistes, des combats de chiens organisés ne garantissent plus rien. En pleine période de retournement, Natty lutte pour rejoindre son père et teste par son endurance le pouls de l'Amérique. Vous n'alliez tout de même pas croire qu'un film de Walt pouvait être subversif ! Le dossier de presse précise qu'aucun animal n'a été blessé ou tué au cours du tournage. Thanks Disney.

Sylvain DESPRÉS

USA. 1985. Réal. : Jeremy Kagan Prod. : Walt Disney Prod - Silver Screen Partners 2. Int. : Meredith Salenger, John Cusak, Ray Wise, Lainie Kazan, Scatman Crothers, Barry Miller, Verna Bloom, John Finnegan. Dir. ph. : Dick Bush. Mus. : Jame Horner. Sc. : Jeanne Rosenberg Chef Mont : David Holden. Durée : 1 h 41. Dist. : Walt Disney Productions France

LES SUPERS FLICS DE MIAMI

Nième mouture annuelle des aventures des Laurel et Hardy de la castagne. Il faudra un jour analyser les rapports plus ou moins sadomasochistes qui les ont liés sur l'écran dans quelques dizaines de films. Terence Hill s'ingénue toujours à plonger Bud Spencer dans les pires ennuis, sourire aux lèvres, sans rompre l'association. **Le flic de B. Hills** a bien marché, alors on donne dans la comédie policière avec les ingrédients habituels : humour, cascades, coups de poing résonnants, violence bon enfant (personne n'est tué) et clichés anti-homo, anti-truands... Nettement plus puéril que le précédent (**Attention les dégâts !**). Ceux qui apprécieront l'ont déjà vu, les autres se sont abstenus et continueront. Le cinéma populaire, c'est aussi et surtout ça : le ciblage.

T. BAUDURET

Réal. : Bruno Corbucci. Histoire et sc. : . Corbucci et Luciano Vincenzoni. Int. : T. Hill, Bud Spencer, Chief C.B. Seay, William « Bo » Jim, Buffy Dee, Jackie Castellano, Rhonda S. Lundstead. Dist. : Warner Columbia.

A COUTEAU TIRÉ

La sortie en salle coincidant avec celle de la cassette vidéo, Norbert Moutier vous a déjà dit tout le bien (cf sous le titre **Copkiller**, la rubrique vidéo d'Impact n° 1) qu'il pensait de ce film surprenant aux allures de lent cauchemar. A voir également pour les prestations de John Lydon et Harvey Keitel qui, depuis **Mélodie pour un tueur** (de J. Toback), n'en finit plus de jouer les déviants torturés.

Italie 1984 Réal. : Roberto Faenza Int. : Harvey Keitel, Nicole Garcia, John Lydon, Leonard Mann. Dist. : Les films de la Rochelle

S.D

ZAPPA

Présenté à Cannes en 83 dans la section *Un certain regard*, et distribué à la sauvette comme il se doit, **Zappa** réaffirme l'ambition de la nouvelle école danoise. L'un de ses représentants, Billie August, signe là une œuvre forte, cruelle, qui ose dire ce que d'autres sous-entendent. A savoir qu'il est insoutenable pour un enfant de respirer l'atmosphère de parents indifférents. La fin, qui se passe de commentaires, endurcirait un caramel mou.

Danemark. 1983. Réal. : Billie August. Prod. : Peter Holst-Fondation DR-F1. Int. : Adam Tonsberg, Morten Hoff, Peter Reichhardt, Rikke Bondo. Dist. : Rectangle films.

S.D

LES LOUPS ENTRE EUX

Ouais, bon ben... C'est du cinoche alimentaire et certainement pas de la meilleure eau. En somme, un film qui se résumerait à un coup publicitaire ; bon pour Giovanni (**Les loups** poursuivent leur petit bonhomme de chemin sur les champs), mauvais pour Brasseur et autres seconds-rôles (je pense à Edlinger) qui se sont tous enlisés dans cette fondue sans saveur.

France. 1985. Réal. : José Giovanni. Int. : Claude Brasseur, Niels Arestrup, Jean Roger Milo, Bernard-Pierre Donnadieu. Dist. : AAA.

S.D

RÉVOLUTION



VIDEO 

par Norbert MOUTIER

Pas de salon de la vidéo en ce printemps 1986. Austérité oblige. Comptera-t-on moins d'abstentionnistes pour autant le 16 mars ?... Un bulletin de vote pourra-t-il d'ailleurs atténuer le matraquage que subit la vidéo depuis sa création ?... Rien n'est moins sûr...
De plus, face à la soudaine prodigalité des chaînes de télévision, face au câble, aux satellites et à son vieil ennemi Canal Plus qui reprend du poil de la bête, la vidéo va devoir livrer un rude combat. Il est à souhaiter qu'elle en sorte plutôt « alive » que « dead ». Car, ne l'oublions pas, la vidéo, c'est avant tout la liberté... celle de grapiller dans une gigantesque cinémathèque de plus de 7 000 titres !
Plus modestement, cette rubrique bimestrielle tente de couvrir les sorties intéressantes dans notre créneau « Aventure - Action - Polar, accessoirement, fantastique ». Comme vous pourrez le constater, l'orientation mise délibérément sur les inédits, ceci en vertu d'une vocation nous semblant raisonnable de la part d'une revue somme toute spécialisée comme la nôtre. Mais votre avis nous serait précieux... Ne l'oubliez pas : votre bulletin de vote, c'est le courrier des lecteurs... Les éphémères Captains Video de nos revues aimeraient tant qu'on trace leur itinéraire...

Le carton du mois

LADYHAWKE

Inspiré d'une légende du XIII[e] siècle, **LadyHawke, la femme de la nuit,** renoue avec un genre que l'on rencontre plutôt rarement dans le cinéma : le film d'amour médiéval mélangeant le merveilleux et l'aventure.

Le Moyen Age fut riche en légendes et malédictions de toutes sortes. N'oublions pas que ce fut l'époque où la chasse à la sorcellerie fut la plus vive et, si injustes que furent les foudres de l'Inquisition, elles témoignent bien d'un état d'esprit, de sourdes craintes du surnaturel dont ces temps éloignés cherchaient visiblement à se protéger.

LadyHawke est l'histoire de l'amour entre Isabeau d'Anjou, gente damoiselle aux cheveux dorés et aux yeux d'un bleu d'azur et Étienne





de Navarre, jeune capitaine des gardes d'Aquila, la plus puissante des citadelles italiennes. L'union entre ces deux êtres jeunes, beaux et bons, et qui, de surcroît, s'aimaient passionnément, aurait dû être heureuse et sans histoire si elle n'avait eu l'heur de déplaire au tout puissant évêque d'Aquila qui, secrètement, nourrissait des vues sur la belle Isabeau.
Évêque mais aussi sorcier redoutable, cet être odieux fera porter la malédiction sur les deux amants, les faisant transformer en animaux mais avec ce raffinement cruel de ne jamais, ou presque, les faire se rencontrer. Isabeau devenait faucon le jour lorsque Étienne de Navarre devenait homme et il devenait loup, la nuit tombée, lorsqu'elle redevenait femme.
Richard Donner, à qui l'on doit notamment **Superman I** et **La Malédiction** a su rendre un Moyen Age d'une étonnante véracité. Rien dans ce film ne sent le carton-pâte et le château que l'on voit est un véritable édifice d'époque qui ne connut juste que quelques réparations, aménagements et ajouts pour les besoins du film.
L'image est superbe et dresse, à travers ces paysages italiens de montagne, la rigueur glaciale d'un hiver propice à de longues nuits envahies par le hurlement du chevalier, devenu loup, criant sa détresse.

Subsistait pour ce film, qui se veut l'illustration d'une légende au prix d'un fantastique avec le moins d'esbrouffe possible, le délicat problème des effets spéciaux, des transformations du couple maudit en animaux et vice-versa. Richard Donner a penché pour une discrétion exemplaire, ses scènes de mutation de personnages s'effectuant au cours d'enchaînés très doux (parfaits) sans renfort, aucun, de la bande-son. Que voilà une modération que n'auraient pas renié Jean Cocteau ou Marcel Carné.
Cette poésie dans le ton et dans l'image n'empêche cependant pas la violence de se manifester par instants, inattendue, d'autant plus brutale, comme celle du terrible affrontement final qui oppose le jeune capitaine à l'évêque-sorcier.
L'humour n'est pas pour autant absent, venant quelque peu atténuer les rigueurs de cette légende. Particulièrement à travers le personnage de l'enfant, véritable titi moyenâgeux, débrouillard et intrépide, as de l'évasion mais aussi fils spirituel du couple maudit qu'il s'attache à protéger et réunir.
L'interprétation brillante, est dominée par Rutger Hauer (Étienne de Navarre) et Michelle Pfeiffer, l'héroïne du **Scarface** de Brian de Palma.
Hélas, la version vidéo n'a pas cru bon de nous restituer cette fresque dans toute son ampleur. Si la duplication est superbe, le pan and scan a inéxorablement abattu son glaive sur l'image. Une si belle image, pourtant...

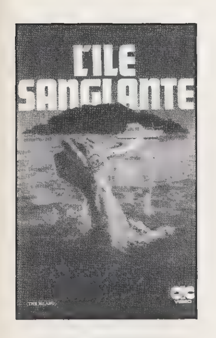


Réalisation : Richard Donner.
Avec : Rutger Hauer, Michelle Pfeiffer, Matthew Broderick.
Distribué par CBS/Fox.
Duplication : excellente (pan and scan).

MAGNUM COP

Détective privé à Rome, Walter Spada est une espèce de Philipp Marlowe moderne. Les missions qu'on lui confie ressemblent à celles imaginées par Raymond Chandler. Il doit notamment retrouver la fille d'un magnat qui a bien sûr disparu... Trame très classique du film noir américain des années quarante... Mais entre les mains de Stelvio Massi, un des faiseurs italiens parmi les plus inspirés, le script explose et s'adonne à quelques belles bagarres et à de vifs affrontements armés, impacts de balles très style « Dirty Harry » à l'appui.
Dans le rôle de l'ex-flic à la recase comme détective privé, Maurizio Merli fait le poids, mêlant autorité et humour à son interprétation. Mais le morceau de choix, celui qui fait la tête d'affiche de la cassette, c'est la présence de l'inusable Joan Collins toujours au mieux de... ses formes, qui joue un rôle de belle petite salope de luxe. Histoire de vous faire craquer, ajoutons qu'elle exécute dans **Magnum Cop** un très beau strip-tease.

Réalisation : Stelvio Massi.
Avec : Joan Collins, Maurizio Merli, Franco Ressel.
Distribué par VIP.
Duplication : bonne.



L'ILE SANGLANTE

Les mystérieux naufrages à l'intérieur de ce qu'il est convenu d'appeler « Le Triangle des Bermudes » ont, de tout temps, constitué une énigme pour les chercheurs. Le cinéma s'est bien sûr emparé de ce thème qu'illustre une fois de plus, avec **L'Ile Sanglante**, le scénariste Peter Benchley, auteur des fameuses **Dents de la Mer.**
Benchley penche pour une version très folklorique du mystère des Bermudes : les disparitions de bateaux de plaisance sont provoquées par des descendants des boucaniers du XVII[e] siècle, lesquels vivent en communauté fermée depuis cette époque, cachés dans une île et tirant leur moyen d'existence de la piraterie, perpétrant la grande tradition de leurs ancêtres.
Un journaliste parti enquêter avec son jeune fils, tombe entre les mains de ces pirates anachroniques, ne devant sa survie qu'au fait d'assumer des pratiques sexuelles forcées en vue de rénover le sang de cette communauté qui s'appauvrit. L'enfant est, quant à lui, endoctriné et dressé à l'abordage et au pillage.
De ce script original, aurait pu sortir une œuvre forte alors que le film se traîne un peu en longueur. Vite découverts et trop présents dans l'intrigue, ces pirates issus du passé, perdent de leur mystère. Comment ne pas évoquer ceux, nocturnes et fantômatiques, de **Fog** de John Carpenter, faisant régner une terreur invisible...
Plus qu'un film fantastique, **L'Ile Sanglante** est une histoire d'aventures dont les bases peuvent être considérées comme relativement crédibles. Outre la très bonne prestation de Michael Caine dans le rôle du journaliste promu étalon malgré lui, l'aliénation perverse de son enfant éduqué dans la grande tradition de sauvagerie des pirates d'autrefois reste un élément psychologique intéressant encore que s'achevant de manière aussi invraisemblable que les circonstances du massacre final.
Terminons en précisant que, de l'île et des étendues océaniques, vous ne verrez que ce que le pan and scan voudra bien vous laisser entrevoir !

Réalisation : Michael Ritchie.
Avec : Michael Caine, David Warner.
Distribué par C.I.C. 3 M VIDEO.
Duplication : excellente (pan and scan).

LOST EMPIRE (L'EMPIRE PERDU)

L'inspecteur Angel Wolfe, toute artillerie et tous appâts dehors, est un des éléments chocs de la police. Son jeune frère ayant été tué lors du cambriolage d'une bijouterie, elle part en guerre contre une secte mystérieuse qui a volé une pierre précieuse afin de reconstituer les deux yeux de son idole, symbole de puissance.
La secte habite l'Empire perdu et sélectionne des super-filles pour les entraîner alors qu'elles servent, en réalité, de cobayes à l'horrible docteur Sin-Do. Les conditions d'immigration se traitant par pack de trois filles, Angel s'adjoint donc une guerrière indienne et une prisonnière qu'elle fit autrefois. C'est ce commando sexy de choc qui part à la conquête de l'Empire perdu...
Ces quelques lignes ne donnent qu'un faible aperçu de l'aspect absolument délirant de ce scénario qui pioche autant dans l'univers du sérial que dans celui du pastiche, dans une ambiance très « Russ Meyer », les héroïnes arborant des avantages mammaires exorbitants, souvent dévoilés lors des débordements de l'action. D'ailleurs, le tout premier plan du film ne cadre-t-il pas un merveilleux et généreux décolleté ?...
L'action et le fantastique (la transformation inattendue et folle du docteur Sin-Do) sont très présents également dans cette chasse aux pierres précieuses, allègrement découpée et visuellement d'une certaine ampleur.
Sans la vidéo, les délices de **L'Empire Perdu** nous seraient sans doute restés inconnus. Cela aurait été bien dommage.

Réalisation : Jim Wynorski (une production Manson).
Avec : Mélanie Vincz, Raven de la Croix, Angela Aames, Paul Confos.
Duplication : bonne. Scope respecté.
Distribué par VIP.





PORTÉS DISPARUS

Sans Rambo, le personnage du Colonel Braddock n'aurait sans doute jamais existé. Tous deux nourrissent la même obsession : retrouver et ramener au bercail des prisonniers américains encore captifs au Viet-Nâm, éléments sacrifiés au nom d'une politique peu soucieuse d'admettre leur existence.
Si la propagande reaganienne reste évidente, le ton est plus nuancé, nettement moins haineux que chez Stallone. Hôte (indésirable !) du nouveau Saïgon, Braddock, la nuit venue, se plait à jouer les James Bond, profitant, incognito, de rappeler discrètement son bon souvenir à ses anciens ennemis et de régler quelques vieux comptes en suspens...
Plus qu'un véritable film de guerre, **Portés disparus** se tourne plutôt vers l'aventure, la forme (très alerte) primant amplement sur le fond. Aussi indestructible que Rambo, Braddock conserve cependant une certaine dimension humaine. Moins froid et moins solitaire que son collègue, il s'avère encore capable de sentiments comme l'amitié.
Pour qui peut écarter l'à priori tendancieux d'une telle œuvre, subsiste un très honorable film d'action servi par une bande sonore particulièrement efficace.

Réalisation : Joseph Zito.
Production : Cannon.
Avec : Chuck Norris, Emmet Walsh, James Hong.
Distribué par U.G.C. Vidéo.
Duplication : excellente.

NINJA FURY

Créé en 1980 par Menahem Golan, le mythe du Ninja est devenu contagieux. A présent, les ninjas prolifèrent... les faux comme les vrais... Devenus argument publicitaire inséré dans des titres parfois impossibles, ils se banalisent, galvaudant leur illustre lignée.
Ninja Fury a le mérite de présenter de vrais ninjas. Partiellement, néanmoins, tant ce film donne l'impression d'un remontage de deux œuvres différentes, les séquences de ninjas se situant au début et à la fin de l'histoire. Enchassé entre ces deux faire-valoir, le plat de résistance, très enlevé, évoque l'ambiance endiablée de la série des **Mad Mission.** L'humour, très présent dans les cascades (comme cette voiture en portant une autre, renversée, sur son toit) tranche singulièrement avec la tragédie finale d'un hara-kiri. Histoire de rappeler qu'il n'y a pas de place pour les perdants dans le monde des ninjas !
Si ces ninjas se situent à des années lumière de ceux de la Cannon, si le film semble souffrir d'un certain manque d'homogénéité, il reste intéressant au ni-

veau d'un rythme qui ne faiblit pas et de quelques séquences de charme placées là, sans doute, pour rappeler que les filles n'existent pas seulement que pour faire le coup de poing !

Réalisation : Joseph Lai's.
Avec : Richard Harrison, Wang Tao, Randy To.
Distribué par Delta.
Duplication : excellente. Scope.



BARBARIE (L'ENFER JAPONAIS)

Pendant l'occupation de la Chine par les Japonais, un camp de prisonniers est le théâtre des pires abominations. Des gardiens aux instincts sadiques se servent des jeunes prisonnières pour assouvir leurs envies perverses, guidés par une cheftaine aussi belle que cruelle, disciple d'Elsa aux yeux bridés.
Lorsque les tortionnaires sont las d'infliger le sévisme, ils obligent les prisonnières à fouetter à mort l'une de leurs compagnes que le mauvais sort a choisi. Toutes ces joyeusetés filmées avec une profusion de zooms arrière « coup de poing » et de changements de point s'ingéniant à synchroniser le claquement sec des bottes des bourreaux, ces bottes que l'on peut obliger une prisonnière à lécher en guise d'humiliation, à défaut de plus utiles fellations...
Fort heureusement, ce film produit par le prolifique Run Run Shaw ne s'appesantit pas outre mesure sur ces brimades et tortu-rent qui restent, au demeurant, très regardables. De ce camp d'où l'évasion est réputée impossible, l'on s'échappe néanmoins – tout au moins on le laisse croire aux fugitifs – pour s'adonner à la recherche forcenée d'un trésor de guerre pour lequel tout le monde s'entretue systématiquement.
On est certainement encore loin d'avoir le dernier mot avec les prisons de femmes ou les camps de la mort... Ce produit très commercial n'est ni meilleur ni pire que ceux de sa lignée. Au moins présente-t-il l'avantage d'ouvrir les portes de la cage, évitant de n'offrir que les séquences étouffantes des perversités carcérales.
Ce troisième titre de la collection « CHOC » fait suite à deux films de Sergio Garrone plus « cuir » et « sado-maso » : **S.S. Camps** (l'enfer des femmes) et **Horreurs Nazies.**

Réalisation : Kuei chih Hu.
Production : Run Run Shaw.
Avec : O Lieh, Birte Love, Wang Hsieh.
Distribué par CHOC Production.
Duplication : excellente. Scope respecté.

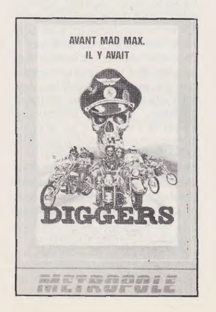
DIGGERS

« Avant Mad Max, il y avait Diggers »... annonce la jaquette. Ce slogan, à défaut d'être trompeur, qualifie injustement une œuvre qui vaut bien plus que ces pâles copies de **Mad Max 2** qui ont récemment pullulé.
Si ressemblance il y a, elle ne porte que sur deux points : **Diggers** est d'origine australienne, comme **Mad Max**, et reprend l'univers des bandes de motards (proches des « Hell's Angels » américains) que l'on rencontrait dans le premier volet de l'œuvre de George Miller. En fait, **Diggers** emprunte bien plus à **L'Équipée Sauvage** qu'à **Mad Max.**
D'ailleurs, l'apocalypse nucléaire n'a pas encore eu lieu. On la pressent mais on se limite encore à lutter contre le mal le plus urgent de cette époque indéterminée (peut-être la nôtre !) : la pollution.
Le film s'ouvre sur l'assassinat d'un leader en meeting contre cette pollution, exécution perpétrée dans un climat angoissant, renforcé par la présentation des images troubles ressenties par un motard drogué, le seul qui ait pu apercevoir l'assassin, et qui ne lui a échappé que de justesse.
Cette séquence pré-générique donne l'image d'une puissance et d'un savoir-faire technique certain tout à fait dans la lignée des productions australiennes contemporaines. Le cadrage est hardi, agressif, le montage, proche de la discipline du vidéo-clip et la bande-son, force à mort, restituant l'univers flou et mouvant, tel que le ressent le drogué.
Passé ce coup d'éclat, **Diggers** a quelque peine à conserver la cadence mais compense la perte de rythme par une intéressante étude psychologique sur le monde marginal des hell's angels.
Un monde menacé, car le tueur, afin d'éliminer tout risque d'être reconnu, a entrepris d'exécuter, un à un, tous les motards de la bande, son témoin s'y trouvant. Les meurtres sont horribles (motards déchiquetés... décapités, etc.) et le danger amène le groupe à se replier sur lui-même, à chercher refuge dans un lieu désert. Un jeune flic cherche à pénétrer la bande afin de remonter jusqu'à l'assassin. Mais ne devient pas Hell angel qui veut... et l'intronisation sera difficile..., le phénomène de rejet se manifestant finalement de la plus cruelle des manières.
Dès lors, l'intrigue policière est reléguée au second plan, au profit d'une analyse saisissante de cette petite communauté puissamment solidaire qui a ses principes, ses coutumes, ses propres lois. Le culte des morts, aussi, à travers une étrange procession sur les routes de toute l'armada entourant le cercueil d'un des leurs, placé sur un side-car pour le conduire vers sa dernière demeure.
Un monde à part, coupé de toute structure officielle, mais qui conserve son propre code de l'honneur et pour qui la loi du talion constitue la seule riposte possible.

Réalisation : S. Harbutt.
Avec : Kenneth Shorter, Helena Morset, John Emenfield.
Ditribué par Metropole.
Duplication : moyenne.

L'ÉPÉE DE FEU

De son vrai titre **Throne of Fire, L'Épée de Feu,** réalisé en fait par Franco Prosperi, est une des manifestations italiennes récentes visant à utiliser le succès de **Conan le Barbare.**
Bien que l'**Épée de Feu** paraît sensé se dérouler au cœur d'un Moyen Age incertain, il s'inclut dans cette modeste vague d'heroic-fantasy, ce bref sursaut où l'Italie tenta de renouer avec la grande époque du peplum. Hélas, par manque de budget le plus souvent, mais aussi d'inspiration, parfois, la plupart des films qui sont parvenus jusqu'à nous se sont montrés d'une pauvreté affligeante.
Le film de Prosperi fait-il figure de borgne au pays des aveugles ? Toujours est-il qu'il nous donne l'impression de dominer largement le niveau auquel l'heroic-fantasy italienne a pu nous habituer ces dernières années.
Une sombre rivalité pour la possession d'un trône s'accompagne d'éléments purement fantastiques dont cette descente dans « le souterrain de la folie » demeure un morceau de choix qui ravivera chez le cinéphile les meilleurs moments de la lutte contre l'étrange que Kirk Morris menait dans les grottes de **Maciste en enfer.** Même le serpent est au rendez-vous !



Les scènes de combats, nombreuses, sont fort bien menées et se déroulent au milieu de décors, pour la plupart réels, dont les effets d'éclairage sont réglés avec soin. Avant **Red Sonja,** Sabrina Siani, aussi belle qu'habile à manier l'épée, reste l'élément central, l'enjeu d'un combat dont les racines puisent leur sève dans l'éternelle opposition entre le bien et le mal.
Bien plus approprié que le retitrage vidéo, le titre original résume, à lui seul, toute la trame du film. Le trône de feu est celui que l'on veut conquérir, pour lequel on se bat ou pour lequel on meurt... un trône impitoyable infligeant au perdant un échec pour le moins... cuisant !
Une excellente surprise que cette **Épée de Feu** qui renoue allègrement avec l'ambiance des bons vieux péplums d'autrefois. Le casting a même choisi un méchant au crâne rasé qui ressemble étonnamment à Livio Lorenzon !

Réalisation : Michael E. Lemick (sur la jaquette) (en fait Franco Prosperi).
Avec : Sabrina Siani, Peter Mc Coy, Harrison Muller.
Distribué par Canal Vidéo.
Duplication : bonne. Scope respecté (plus une très courte séquence pan and scannée !).

LA MAISON DES DAMNÉS

Inspiré d'une œuvre de Richard Matheson, le film de John Hough évoque irrésistiblement **La Maison du Diable**, ce classique de Robert Wise. Les deux films ont pour point commun, certes une similitude de lieu et de situation, mais aussi ce parti-pris de jouer sur une terreur abstraite, inexplicable de prime abord, les murs de ces étranges demeures ne livrant leur secret qu'au final.
Encore que **La Maison des Damnés** soit moins chiche en manifestations tangibles touchant à la vie des membres d'une bande de chercheurs téméraires venus tenter de percer les secrets de l'ancien maître des lieux : le redoutable Belasco. Belasco constituant, jusqu'à l'obsession, le centre d'intérêt permanent de l'intrigue, ce film présente donc la curieuse particularité de donner la vedette à un personnage qui demeure invisible pendant la majeure partie de l'histoire, la récompense suprême étant de découvrir enfin, fugitivement, le mystérieux Belasco sous les traits inquiétants et figés de Michael Gough.
Ce film est le troisième de l'intéressante collection « l'Écran fantastique », patronnée par CBS/Fox qui annonce pas moins de vingt inédits de la série anglaise **House of Hammer** pour les mois à venir.

Réalisation : John Hough (1972).
Avec : Roddy McDowall, Pamela Franklin, Michael Gough.
Duplication : excellente (recadrage).
Distribué par CBS/Fox.

SEX-PLAY

La star du cinéma Jeff Justice jouit d'une grande renommée surtout due aux extravagances sexuelles dont est semée sa vie privée. On lui prête d'innombrables participations à des orgies épicées d'un grand choix de jeunes partenaires excitées qu'il lui ait aisé de choisir parmi les fans qui le vénèrent.
En réalité, tous ces excès sexuels pratiqués par des gens « libérés » ne sont que le fruit de l'imagination de la secrétaire de Jeff, soucieuse de créer une image publique flatteuse de son patron tout en ne renonçant pas elle-même à le séduire.
Or, la réalité est toute autre. Le pauvre Jeff est devenu impuissant et bien incapable de jouer le rôle d'étalon que la presse lui prête !... Qu'à cela ne tienne ! Sa secrétaire modèle invite sur son yatch un flot incessant de filles chaudes, toutes magnifiques, qui ont pour mission de réveiller le sexe en sommeil de Jeff. Baiseuses, suceuses, caresseuses ou cajoleuses... toutes essaient : en vain !... se consolant entre elles, à l'occasion !...



Que voilà une idée originale de traiter l'impuissance (sur un ton bien léger, rassurons-nous !) dans un film « X... » ! Mais la thérapeutique est si énergique (le pauvre Jeff se trouvant ligoté pour être mieux à la merci de ses « guérisseuses ») et sa secrétaire si chaude que le « malade » guérira, retrouvant bien vite son envie de forniquer, envie communicative touchant tous les passagers du yatch se livrant à une orgie phénoménale collective.
On ne le répètera jamais assez : les filles du « X... » américain sont bien les plus belles, les plus douées, buccalement parlant. Filles, yatch, soleil... faites plaisir à votre télé : c'est tout de même plus chouette que la tronche à Georges Marchais ou le strabisme de Raymond Barre !...

Réalisation : Robert McCallum.
Avec : Désirée Lane, Kimberly Carson, Kay Parker, John Leslie.
Distribué par ALPHA.
Duplication : excellente.

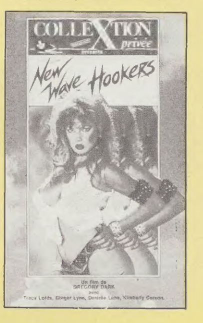
SMOKER

Cette même série « ColleXtion Privée » présente conjointement **Smoker** de Veronica Rocket (sic !). Beaucoup moins clean que le précédent, un tantinet cradingue, même, **Smoker** fait dans l'amour vache, sans toutefois sombrer vraiment dans le sado-maso. Dans **Smoker,** on ne fait pas l'amour à une femme, on la possède, on l'oblige à jouir. Pas de musique douce ou suave : la bande sonore, ce sont des gémissements, des râles... Le bruit de fond ambiant est lui-même composé de ronflements spasmodiques, comme ceux d'une machine.
Les décors sont volontairement dépouillés, laids, à la limite de l'under-ground. Dans ces lieux délabrés, on attache, on retient avec des chaînes, on force l'amour et le sexe...
Ce film (de femme !) a rarement été aussi loin dans la description des fantasmes, de l'assouvissement des désirs troubles habitant chacun d'entre nous.
Pour ceux qui aiment sortir des sentiers battus de la baise romantique et tendre, **Smoker** sera une découverte.

Réalisation : Veronica Rocket.
Avec : Sharon Mitchell, Joanna Storm, Diana Sloan, John Leslie.
Duplication : excellente.
Distribution : Scherzo.

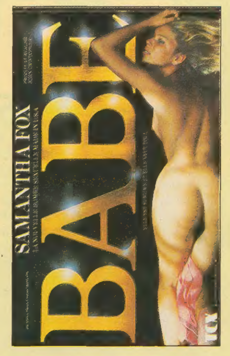
NEW WAVE HOOKERS

Deux amis, un blanc et un noir, se font chier, solitaires, un verre de bière pour toute compagnie. Ils rêvent de filles faciles, de baise non-stop et se lamentent de concert de ne rien avoir à se mettre sous la queue.
Lorsque le miracle surgit. Les filles arrivent (la première, un superbe petit cul rehaussé par sa paire de patins à roulettes) et les deux amis, ayant bu Vittel et éliminé, changent de look et organisent le commerce de la baise. Les clients sont prévenus : ces demoiselles se désapent et ne baisent efficacement qu'au son des meilleures musiques rock... Lorsqu'on a compris ça... elles peuvent tout et vous font sauter au plafond.
C'est musical, enlevé et drôlement excitant au tableau de l'établissement : imaginez que, contre votre vieille collection de disques « rock », vous puissiez prendre Tracy Lords en levrette, chevaucher Désirée Lane et même... si vous aimez ça, sodomiser le patron de la boîte !...
Le scénario, c'est marqué « fermé pour cause d'inventaire » à la porte d'entrée., mais on n'a pas le temps de parler dans cette tôle : la frénésie du rythme échauffe dur la partouze et l'amour de son prochain se pratique sans aucun égoïsme...
La partouze finale, indispensable à tout film « X... », est malheureusement le bouquet préludant à un réveil cruel : la bouche pâteuse puant encore le houblon de la veille, les deux amis reprennent conscience... plus de partouze, plus de filles... Ils avaient rêvé... Nous aussi.
La série « ColleXtion Privée » semble bien démarrer et tente de renouveler un répertoire que l'exigence du public tend à forcer à s'améliorer. Question casting, ColleXtion Privée fait fort et Tracy Lords semble bien promise à révolutionner la collection.
Réalisation : Gregory Dark.
Avec : Tracy Lords, Désirée Lane, Kimberly Carson.
Dist. : Scherzo.



BABE

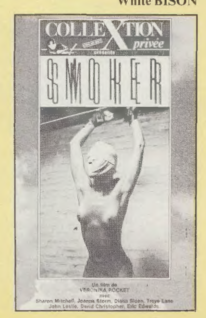
Babe est une délicieuse jeune fille qui n'a rien trouvé de mieux, pour gagner son existence, que de poser nue pour des photos sexy ou pornos. En outre, de temps en temps, ce superbe mannequin se fait sauter en extra... et cette vie commence à lasser Babe qui ne rêve que de gloire, de richesse et de luxe.
Or, la chance vient un beau jour sonner à sa porte : son grand-père qui vient de décéder lui lègue sa colossale fortune. A une condition, cependant : Babe doit trouver un mari et elle n'a que trente jours pour cela ! Babe veut bien sûr l'argent mais il lui répugne, elle, adepte de la liberté sexuelle, de s'aliéner à un époux. Mais le temps presse !... Babe décide alors de « louer » un mari... Les prétendants ne manquent pas... Mais Babe signifie bien à l'élu qu'il ne s'agit que d'un mariage blanc !
Mais comment rester de bois devant la resplendissante anatomie de Babe ?... Rapidement, ce couple de fortune va s'adonner aux jeux du sexe, le « mari » se comportant excellemment en la matière et faisant découvrir à Babe les joies de l'orgasme. Prise d'une



véritable frénésie sexuelle, Babe multiplie alors ses expériences, sa fortune lui permettant de collectionner les meilleurs étalons masculins auprès desquels elle assouvit tous ses fantasmes. Babe satisfait sa fringale sexuelle... mais court au désastre financier !...
Ce « X... » américain, produit et réalisé par John Christopher, témoigne d'une certaine recherche esthétique (ne serait-ce que dans le seul générique défilant sur une vue aérienne de New York) et d'un effort de renouvellement des décors. Fait assez rare aussi dans ce genre de production, la caméra ne reste pas ankylosée dans le plan fixe et quelques recherches de cadrage (comme un sexe d'homme présenté en grand angulaire !) prouvent que ce « X... » n'a pas connu un tournage à la va-vite. Samantha Fox, égérie de la liberté sexuelle, y est, de plus, magnifique et provocante.

Réalisation : John Cristopher.
Avec : Samantha Fox, Tiffany Clark, Bobbi Jackson.
Production : Big Apple (U.S.A.).
Distribué par VIP.
Duplication : bonne.

White BISON

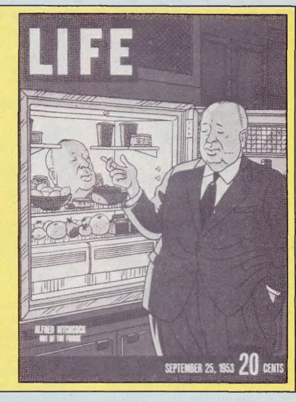


bandes dessinées

FLOC'H

Floc'h : Un Homme dans la Foule. Texte de J.-L. Fromental. Ed. Albin Michel. **Quinze Couvertures pour LIFE.** Dessins : Floc'h. Carton Éditions.

1986 sera-t-elle l'année Floc'h ? Souhaitons-le. En tout cas, s'il est bien un album qui s'imposait, c'est celui de Fromental. Floc'h, qui nous a donné trop peu de bandes dessinées (pour mémoire : **Les Rendez-vous de Sevenoaks, Le Dossier Harding, Blitz** et **A la Recherche de Sir Malcom**, toutes sur scénario de Rivière), Floc'h, donc, est aussi un illustrateur hors pair. De l'affiche de cinéma (**Cocktail Molotov, Diabolo Menthe**) à la nouvelle en passant par les mailings publicitaires, les brochures, les magazines ou les cartes de tarot, Floc'h a touché à tout. Son trait, son graphisme limpide (inspirés de l'Edgar Jacobs de **Blake et Mortimer**) se prêtent parfaitement à ce genre d'exercice. Pour vous le prouver et vous montrer que vous connaissez Floc'h, sachez que la main qui glisse un coupon de carte orange dans un composteur et qui s'affiche dans toutes les voitures du métro est l'œuvre de ce grand bonhomme de l'illustration. Floc'h est également l'auteur de 15 couvertures imaginaires pour LIFE, de très beaux hommages qui mettent en scène Groucho Marx, Robert Mitchum, Noel Coward, Tenessee Williams, Harold Pinter ou Yves Klein. Deux d'entre elles ont fait l'objet de magnifiques sérigraphies : « Alfred Hitchcock, Out of the Fridge » et « Raymond Loewy, A Life in Design ». Éditées par Alain Lachartre, diffusées par Central Union et tirées en 200 exemplaires signés et numérotés, ces deux sérigraphies sont disponibles au prix public de 650 F. Entre l'album et les sérigraphies, le choix est dur.





La Femme du Magicien. Dessins : Boucq. Scénario : Charyn. Éd. Casterman.
Attention chef-d'œuvre ! Boucq, dont l'avant-dernier album, **Les Pionniers de l'Aventure Humaine**, a été couronné de quelques prix, n'est pas seulement un excellent dessinateur, il est aussi un excellent dessinateur de bande dessinée. C'est-à-dire que son langage est aussi maîtrisé que son dessin. Il s'est associé à un auteur de romans noirs new-yorkais pour nous donner une magnifique histoire de magie, de lycanthropie, de rêve et d'amour. Les plus exigeants seront comblés. Même les couleurs sont superbes. Et ce n'est pas un hasard si cet album a remporté le Prix Alfred au dernier festival d'Angoulême.

Les Aigles Décapitées. Tome 1. Dessins : Kraehn. Scénario : Pellerin. Éd. Glénat.
Une histoire moyenâgeuse de plus. Mais qui s'en plaindrait quand, comme ici, l'histoire est captivante ? L'occasion pour nous de découvrir un scénariste de talent en la personne de Pellerin que l'on connaissait plutôt comme dessinateur (c'est lui qui a succédé à Jijé-Lorg pour la série Barbe-Rouge). Le scénario est intéressant (et rare) en ceci qu'il présente continuellement trois actions parallèles. Un seul reproche : il y a trop de personnages et l'on s'y perd un peu. L'abondance d'exposition est également gênante mais cet album est la première partie d'une histoire à suivre et la suite devrait être encore plus mouvementée. Le dessin de Kraehn est agréable et, de toute évidence, très soigné. Il faut également rendre hommage au coloriste (Chagnaud) qui confirme une tendance de la BD actuelle à apporter le plus grand soin à la mise en couleurs.

Le Code Zimmermann. Tome 1. Dessins : Carin. Scénario : Rivière et Borile. Éd. du Lombard.
Histoire d'espionnage pendant la Grande Guerre. Le scénario ne manque pas de péripéties quoique le désir probable des scénaristes de s'en tenir à des faits authentiques les ait obligés à une surabondance de détails et d'information qui nuit au plaisir de la lecture. Et puis il y a le dessin qui laisse comme un goût d'insatisfaction. Est-ce parce qu'il ne va pas à l'essentiel ? Est-ce parce que son style est trop « vieillot » » Ou est-ce parce qu'on regrette que Floc'h, vieux complice de Rivière, ne l'a pas dessiné ? A vous de juger. De toute façon, l'album mérite le détour.

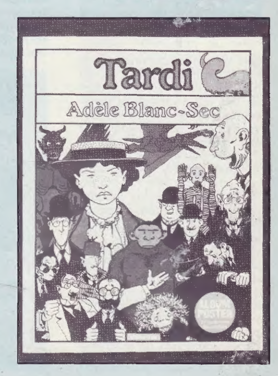
Albums-posters n°s 1 et 2 : Tardi et Ted Benoit. Éd. Casterman.
Excellente initiative que celle des éditions Casterman qui viennent de sortir des albums constitués de 21 planches format 27×37 cm, intitulés albums-posters. De quoi décorer votre chambre de magnifiques agrandissements de vignettes tirées de l'œuvre de vos dessinateurs favoris. On y trouve même quelques inédits. La BD s'affiche, vive Casterman ! Espérons qu'ils iront demander à d'autres dessinateurs que ceux de leurs écuries de participer à l'aventure des albums-posters. On attend Herrmann, Floc'h, Berthet, Juillard, Gillon, Rosinski, Hergé, Boucq, Giraud et plein d'autres avec impatience. A moins que les autres éditeurs ne prennent la même initiative.

Moi Un Flic. Dessins et scénario : Bob Powell. Éd. Albin Michel.

Cet album regroupe des bandes de l'Américain Bob Powell, dessinateur prolifique qui débuta dans les studios de Will Eisner et s'essaya à tous les genres possibles et imaginables. Parmi les héros dessinés par Powell, citons Mr Mystic, Sheena, The Shadow et puis Mike Flynn, le flic. Ce sont les aventures de ce dernier que cet album nous présente, des aventures à la première personne dans le plus pur style privé (pardon flic !) de roman noir. Les histoires sont simplistes, naïves diront certains, les dessins aussi, mais juge-t-on un document d'archives comme celui-là de la même façon que des bandes contemporaines ? La couverture est magnifique.

De Silence et De Sang. Tome 1 : La Nuit du Tueur de Loups. Dessins : Malès. Scénario : Corteggiani. Éd. Glénat.
Le Parrain en BD. Sous forme de flash-back, ce premier tome narre les aventures de deux adolescents siciliens qui, en 1910, échappent à plusieurs carnages pour s'embarquer sur un paquebot à destination des États-Unis. L'histoire est violente, pleine de péripéties, très bien illustrée (la fragmentation, élément syntaxique prioritaire de la BD, est ici utilisée à son maximum) et pourtant on se prend à imaginer la force qu'elle pourrait avoir au cinéma. Est-ce dû plutôt à l'art lui-même qui a des moyens limités pour véhiculer certaines émotions. La Bande Dessinée a une spécificité, on ne le dira jamais assez, et ses auteurs ont-peut-être tort de trop vouloir imiter le 7e Art.

Yves-Marie LE BESCOND




IMPACT
Portfolio 2 :
HIGHLANDER